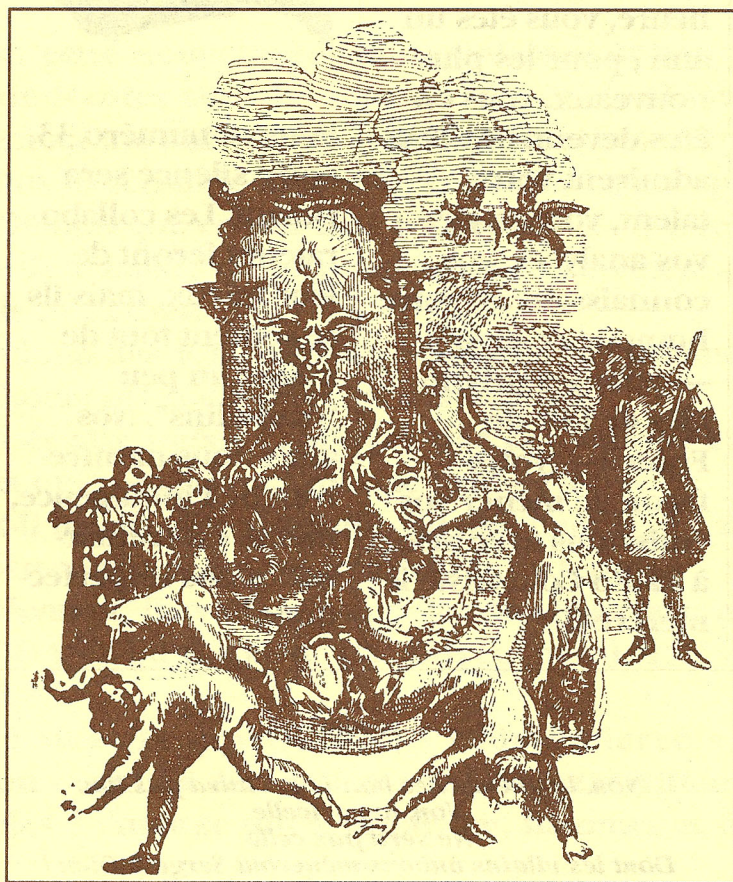


# LE LIBRE JOURNAL

*de la France Courtoise*



— Satan mène le bal —

N° 33

DÉCADAIRE  
*de civilisation française et de tradition catholique*

□ Le secret de Grossouvre □ Sida : une idéologie de mort □ Résistants : le règne des caïds □ Rencontre avec Auguste von Kagenneck □ Cohen quitte sa cave pour le Maroc □ et ADG se refuse à rompre la chaîne...



# Lettres de chez nous

**Cher Serge,**

Aujourd'hui, c'est "l'Ange tutélaire" qui prend la parole pour expliquer à nos lecteurs que vous êtes malade, lessivé, complètement "hors service", à bout de forces, car atteint de la varicelle !

Cela pourrait faire sourire certains ignorants qui pensent que cette maladie est bien bénigne et ne peut s'attaquer qu'aux enfants. Malheureusement, elle est grave chez les adultes ; et puis elle entraîne un tas d'inconvénients, sur

tout quand elle vous empêche de boire, de déglutir, de parler, de vous tenir debout même... de vivre, en somme ! Pour beaucoup de nos lecteurs fidèles de la première heure, vous êtes un ami ; pour les plus nouveaux, vous en êtes devenu un. Tous admirent votre talent, votre style, vos analyses, vos connaissances, votre humour et aussi — pour les privilégiés de l'Ile-de-France — votre façon de mener vos émissions avec brio à Radio-Courtoisie le mercredi.



Pour ce numéro 33, votre silence sera pesant. Les collaborateurs feront de leur mieux, mais ils se sentent tout de même un peu "orphelins". Nos amis nous montreront de l'indulgence, même s'ils remarquent nos imperfections !

Revenez-nous vite, car notre numéro anniversaire approche ! Que nos lecteurs ne s'étonnent pas si ledit n° 34 subit quelques jours de retard dans sa parution. Tous vous souhaitent un prompt rétablissement.

*Françoise Varlet*

## Poème

*Non, la guerre des boutons n'aura pas lieu  
Non, la varicelle  
Ne sera pas celle  
Dont les vilains bubons mèneront Serge à Dieu !  
Marie-José de Bravura*

## L'adresse du "LIBRE JOURNAL"

Le courrier doit être adressé exclusivement : à **SDB**

139, boulevard de Magenta 75010 Paris

Téléphone : 42 80 09 33 — Télécopie : 42 80 19 61

POUR TOUS CHANGEMENTS D'ADRESSE, MERCI DE BIEN VOULOIR NOUS ADRESSER 4 TIMBRES AU TARIF EN COURS.

**LE LIBRE  
JOURNAL**  
*de la France Courtoise*

139, boulevard de Magenta

75010 Paris

Tél. : (1) 42.80.09.33.

Fax : (1) 42.80.19.61.

- Directeur :

Serge de Beketch

- « Le libre Journal

de la France Courtoise » est édité  
par la Sarl de presse SDB,

au capital de 2 000 francs

- Principaux associés :

Antony, Beketch, Varlet

- Commission paritaire :

74 371

- Dépôt légal à parution

- Imprimerie G.C.-Conseil

3, rue de l'Atlas, 75019 Paris

- Directeur de publication :

D. de Beketch

- Ange tutélaire :

Françoise Varlet

ISSN : 1244-2380

Abonnement

1 an 600 Frs,

à **SDB**,

139 boulevard de  
Magenta 75010 Paris

42.80.09.33



# Editorial

## Et satan conduit le bal...

Même Bruno Frappat, du « *Monde* », qui ne paraît pourtant pas sujet aux hallucinations mystiques, a reconnu dans l'incroyable soirée SIDA à laquelle tous les téléspectateurs-redevanciers ont été contraints d'assister, le 7 avril dernier, « un exercice liturgique national », un « culte universel et totalement œcuménique ».

Jamais, sans doute, cette nouvelle religion génialement prophétisée voilà trente ans par Georges de Nantes sous le nom de MASDU (« Mouvement d'animation spirituelle de la démocratie universelle ») n'a été aussi ouvertement célébrée.

Mais jamais non plus la véritable nature de ce MASDU n'est apparue avec une telle évidence : c'est le Démon qui, ce soir-là, a triomphé sur tous les petits écrans.

Jusqu'au décor de fournaise, ou le pinceau des projecteurs semblait les dents acérées de la gueule de l'Enfer.

Jusqu'aux vociférations des toxicomanes sidaïques protestant contre leur mise à l'écart et qui évoquaient les gémissements des damnés.

Jusqu'aux insultes et aux huées proférées par ces légions contre le seul prêtre présent ce soir-là et qui n'était pourtant que l'abbé Pierre.

En quoi donc avait-il mérité ce traitement, lui qui, depuis des années, accumule les lauriers de ses prosternations devant les maîtres du temps ?

Eh bien, tout simplement, il avait osé rappeler que le préservatif n'est pas la seule arme contre le SIDA et qu'il existe un moyen naturel et fort simple de s'en préserver : la fidélité.

Cette simple évidence (Frappat écrit : « L'abbé Pierre a théoriquement et pratiquement raison ») suffit à déclencher une bronca terrifiante.

De toutes ses gueules, l'Enfer se mit à vomir feu, flammes et fumées, ricanements et imprécations.

Même le plus imbécile des gogos put alors comprendre le véritable sens de cette messe noire universelle.

Il ne s'agit pas d'agir contre le SIDA mais contre la morale. Ce qui est à éradiquer, ce n'est pas une maladie qui, à de rares et tragiques exceptions près, ne frappe que ceux qui la cherchent, mais la loi naturelle.

Que la seule évocation de la fidélité dans l'amour puisse susciter une réaction aussi hors de proportion démontre que la promotion hystérique et monomaniacale du préservatif ne vise pas à éviter la propagation de la maladie (ce que, d'ailleurs, les préservatifs sont impuissants à faire) mais à instaurer le vagabondage et la licence sexuelle en comportements sociologiquement normatifs et à exclure du consensus social ceux qui, pour penser autrement, sont traités en « fanatiques ».

Serge de Beketch





Lorsqu'une voix libre un instant résonne et se détache sur le fond sonore des médias marxistes, il faut accuser réception du message pour qu'il ricoche de proche en proche. Un tel événement s'est produit le 30 mars dernier, au bord du trou noir de la galaxie méditerranéenne par où s'engouffrent les dernières énergies de l'Etat : un article du Figaro, plein de raison et de douceur modeste, consacré par Annie Kriegel à *La Liste de Schindler*. Constatant le "mal-être" de Claude Lanzmann, auteur d'un grand montage télé-historique sur la Shoah, financé pendant de longues années par des millions de dollars israéliens, elle s'attache à expliquer l'origine de la polémique qui freine en France la carrière d'un film ayant obtenu sept oscars, lequel a attiré des foules en Amérique et en Allemagne. Pour Annie Kriegel, la jalousie de l'auteur de Shoah — "devant le succès mondial d'un film de fiction qui traite d'un épisode singulier du drame" — n'est pas une raison suffisante. Elle observe que, voici quinze ans, une polémique "avait, dans à peu près les mêmes termes et avec la même virulence, fait rage quand, avec un succès comparable, avait été projeté le téléfilm *Holocauste*", et elle en vient à constater que — sauf à "conférer à la Shoah une appartenance à l'ordre du divin, ... problématique à laquelle des esprits religieux, mais pas des agnostiques comme Alain Finkielkraut, sont en droit d'adhérer" — il convient de se placer "sur le terrain plus modeste de l'ici-bas" et tout simplement de dénuder "deux piliers de la logique développée avec acharnement par des intellectuels de gauche depuis dix ou vingt ans".

# Quelques nouve

## La résistance des caïds

Cette logique, qui n'étonnera guère les connaisseurs de l'univers marxiste, est au premier chef une logique de déstabilisation. Puisque, depuis 1945, le nazisme est parfaitement instable, il vaut mieux que l'holocauste et son traitement historique serve à démolir ce qui reste debout. Annie Kriegel, qui est une des meilleures spécialistes de la stratégie communiste, constate que "le premier pilier" de la logique des compagnons de route "a été dressé en mettant l'accent non tant sur la responsabilité éminente, décisive, de l'Allemagne nazie, mais sur les complicités sans lesquelles celle-ci n'aurait pu mener à bien son infernal projet".

### *Une logique de déstabilisation*

Ceux qui savent que la gauche caviar et ses juifs marxistes ont soutenu jusqu'au dernier moment les staliniens et post-staliniens qui persécutaient la diaspora dans les pays communistes et vendaient chaque année du juif contre du dollar US, que Claude Lanzmann notamment, qui avait chassé de la revue *Les Temps modernes* les rédacteurs anticomunistes, recevait à la fois les subventions d'Israël pour son film et copinautait avec le mitterrandisme de Claude Cheysson, acolyte de Khadafi (homme de la poignée de main en Crète, complice de l'antisionisme), ceux-là ne trouveront pas

extraordinaire que la logique en question fasse état "d'abord des complicités juives, à l'extérieur les Judenräte (les Conseils juifs, institués par les autorités d'occupation pour gérer, sous leur contrôle, les ghettos...), comme à l'intérieur les "kapos" juifs des camps d'extermination". Viennent ensuite, comme nous le savons bien, les dénonciations de la responsabilité aujourd'hui réactivée "des Quisling étatiques, par exemple en France le gouvernement de Vichy".

Dans cette optique, le film de Spielberg est mal vu par ces gens. Car le film, "sans masquer à l'occasion qu'il y eut des délateurs, spoliateurs et hommes de main locaux, réinstalle avec raison et bon sens, au centre du processus de destruction des juifs, les forces d'occupation hitlérienne dans des pays vaincus et démembrés. Cela est gênant, insiste Annie Kriegel, et même inopportun pour ceux qui, y compris des historiens, contre tout respect des chronologies et des proportions, ont voulu tenir pour équivalentes et strictement complémentaires les exactions nazies et celles commises, de manière indiscutablement honteuse, par Vichy et ses fonctionnaires".

Le "second pilier" de la logique des intellectuels de gauche, "c'est l'obstination avec laquelle a été occulté le fait qu'en France le processus en question s'est tôt enrayé, ce qui explique que le bilan du drame, tout

amer qu'il soit, y fut infiniment moins lourd qu'en Europe centrale".

Annie Kriegel, qui rappelle qu'elle a vécu "les années noires de 1940 à 1944", indique que les classiques mesures initiales, notamment le Statut des juifs, visant à les repérer, à les rassembler pour les déporter, "se sont assez vite trouvées bloquées. Fait majeur : s'il y a eu des camps, Pithiviers, Compiègne, Drancy surtout, où étaient formés les convois à destination d'Auschwitz, il n'y a pas eu de ghettos, c'est-à-dire de réserves intermédiaires, surpeuplées, qu'il aurait suffi par la suite de vider d'un seul coup. Dès l'été 1942, la très grande majorité des juifs originaires de la zone occupée avait, à grands risques, franchi la ligne de démarcation et, dans la zone dite "libre", encore pour quelques mois et où Vichy n'avait jamais imposé le port de l'étoile, elle a pu se fondre, s'éparpiller, se cacher au sein d'une population qui, en dépit de ses propres soucis et alarmes, fut accommodante, sinon accueillante".

Par rapport à d'autres pays, en France, "l'aide, bien plus générale, fut plus anonyme, plus banale, plus diffuse, faite de gestes et de comportements qui n'avaient rien d'exceptionnel. Ce qui explique aussi que l'Eglise catholique, dont les institutions, séculières comme régulières, ont abrité le plus grand nombre, et de loin, d'enfants et de femmes menacés, n'a pas





# lles du marigot

éprouvé le besoin d'en dresser la liste, s'exposant de ce fait, plus tard, à des réquisitoires ayant, certes, leur part de vérité, mais unilatéraux et déséquilibrés."

## Une minorité antifrançaise

Ce n'est pas seulement l'Eglise, pour cause de charité secrète — la seule charité chrétienne (et non une pantalonnade médiatique, comme nous savons, au contraire, celle de la Compagnie du Saint-Sacrement du baron de Renty au XVIIe siècle, baptisée "cabale des dévots" par un protestant hargneux) —, mais tous les citoyens de la Fille aînée qui allaient s'exposer à des réquisitoires après l'Occupation. En effet, récemment, à l'occasion du procès Touver, Alain Griotteray, dans sa rubrique du Figaro Magazine, a fait remarquer que Jacques Attali, "historiographe présidentiel raté mais vrai histrion de la scène publique"... a, en quelque sorte, lâché le morceau en déclarant : "On vit depuis la guerre dans une double mystification qui a été incarnée par deux présidents de la République, De Gaulle et Mitterrand. De Gaulle a fait croire aux Français qu'ils étaient résistants, alors qu'ils étaient collabos ; Mitterrand a fait croire aux Français qu'ils étaient de gauche, alors qu'ils étaient de droite." De fait, dans cette affaire, Attali ne révèle rien à la France profonde — belle expression, qui s'impose tellement ici —, sinon la propre canaillerie de la minorité antifrançaise qu'il incarne. Alain Griotteray ajoute : "Il faudrait que la "République (demande)

pardon des crimes commis" par Vichy. Je crois surtout que c'est à Jacques Attali de demander pardon pour l'immense ignorance historique qui est manifestement la sienne. Avec cette circonstance aggravante qu'elle est sans doute volontaire."

En effet, la France profonde, sous l'occupation allemande, au cours de cette tragédie vécue par la patrie, avant d'être de gauche ou de droite — cette partition propagée voluptueusement par le classisme des marxistes —, avant d'être pétainiste ou gaulliste, était française, c'est-à-dire qu'elle souffrait du malheur national, la contradiction entre Pétain, qui s'efforçait de sauver les meubles, les pieds collés dans la boue du terrain comme à Verdun, et De Gaulle, tel le cavalier Henri IV qui caracolait aux confins de l'Histoire en faisant du panache.

Que chacun, dans chaque famille, se souvienne : l'un était pour Pétain, l'autre pour la Résistance, l'un vivait la contradiction dans son propre cœur et changeait son fusil d'épaule, bien des foyers furent déchirés et les générations, d'une façon apparemment aléatoire, n'étaient pas toujours affectées du même signe. Ma marraine, femme de gauche, pacifiste, avant 1939, allait tout naturellement, lui sembla-t-il, fraterniser dans un esprit internationaliste et passer de la "Jeune République" à l'organisation de Marcel Déat. En khâgne, au lycée Michel de Montaigne de Bordeaux, issu d'une famille de droite j'avais créé un groupe de Résistance spontané, faisant de la propagande contre

l'ennemi et brisant les portraits de Pétain. Surpris en pleine action par mon professeur de lettres — avant le conseil de discipline, le rapport au ministre et la fuite dans un maquis des Deux-Sèvres —, ce prof pétainiste exhiba le cadre brisé en s'écriant : "Notre dernier vainqueur !" C'est un cri que je n'ai jamais oublié, et Attali est un jean-foutre.

## Si vous n'avez pas eu la chance d'être un héros fusillé, vous ne serez évidemment pas un "Grand Résistant"

"En ce sens, concluait Alain Griotteray, le procès Touver n'est que l'annexe d'une gigantesque escroquerie intellectuelle, où il s'agit d'abord de faire rentrer la France dans le camp des vaincus de l'Histoire et, par la même occasion, d'en finir avec l'Eglise, accusée elle aussi, sans autre forme de procès, de n'avoir été qu'une succursale de la collaboration.

D'aucuns ont déjà noté que l'usage de cette "mémoire"-là est bien étrange, qui n'a été d'aucun secours lorsque les Khmers rouges étaient appelés par les soins du précédent gouvernement à la réconciliation nationale au Cambodge ou lorsque les pires atrocités pouvaient être commises en Bosnie sans vrai danger pour les tortionnaires. Ils apprendront maintenant que la mémoire est, contre toute attente, le meilleur instrument pour décérébrer un peuple."

Cette logique de la déstabilisation mise en œuvre par une minorité de caïds, de fait, a opéré dès la Libération, lorsque la Ré-

sistance a été monopolisée par leurs soins, de nombreux patriotes qui avaient joué massivement un rôle de fourmis spontanées, souvent sans lien avec les grands réseaux "officiels", étant d'entrée de jeu écartés de la Résistance triomphante. Ayant aidé, voici de longues années, Marie-Madeleine Fourcade à rédiger son "Arche de Noé", je lui ai demandé d'intervenir pour légaliser la situation des membres de mon réseau. "Rien à faire, me répondit-elle, si vous n'apparteniez pas à un réseau national."

Quelques années plus tard, l'échec fut le même après consultation de mon député de l'Essonne, le RPR Xavier Dugoin, maintenant président du Conseil général. A vrai dire, ces bonnes personnes ne peuvent pas agir (en toute facilité), car le verrouillage de la minorité de blocage est trop costaud. Depuis la Libération, ce sont les caïds qui distribuent les homologations et décorations et, si vous n'avez pas eu la chance d'être un héros fusillé, vous ne serez évidemment pas un "Grand Résistant", pour employer la langue de bois mitterrandienne, mais on vous dénierait la simple qualité de patriote résistant — doublement clandestin !

Nous sommes, encore en vie, des dizaines de milliers dans ce cas. Ce qui permet à une petite bande de caïds d'intoxiquer tous les Français, qu'ils soient de droite, de gauche ou du centre, en leur faisant croire qu'ils ne sont pas patriotes, et de les faire se battre entre eux, pour la plus grande jouissance du marxisme.


Il faut en finir avec cette guerre civile : Pompidou l'avait fort bien compris. ■

Jacques HOUBART






## CIMETIERES

 S'il ne rit pas dans les cimetières, du moins Mitterrand va-t-il dans les prochains mois beaucoup y vivre. Qu'on en juge : après le plateau des Glières et les obsèques de Grossouvre, dès le 25 avril il entamera sa dernière année présidentielle en inaugurant à Izieu la Maison des enfants juifs déportés. Le 6 juin, il présidera les cérémonies du Débarquement. Le surlendemain, un peu de vie pour oublier les heures les plus sombres, ce sera l'amitié allemande qui sera célébrée à Hildeberg. Retour aux couronnes le 10 juin avec la première pierre du musée d'Oradour-sur-Glane. Le 23 juillet, le Vercors verra passer l'ombre de sa Francisque. Le 15 août, commémoration du Débarquement en Provence... Belle manière de préparer ses adieux que de jouer les croque-morts ambulants. Cette année, le deuil siéra à Tonton.

## SOMMEIL

 Il paraît que c'est grave et qu'il faut y remédier d'urgence : l'Amicale des parlementaires francs-maçons est en sommeil et cela tourmente beaucoup l'incolore Didier Bariani, porte-parole du Parti radical valoisien qui vient d'envoyer un signal de détresse en direction du sénateur Etienne Dailly, n° 2 de la Grande Loge nationale de France et par ailleurs président d'honneur du particule cité plus haut afin de réveiller les frères élus. Les députés francs-macs qui roupillent à (trois) poings fermés ? Mais c'est horrible ! Nous-mêmes, on n'en dort plus.

# Autres Nouvelles

## Grossouvre laisse Mitterrand en première ligne

Quitte à décevoir les amateurs de mystère, il faut se rendre à la triste et banale évidence : le suicide de François Durand de Grossouvre dans son bureau de directeur des Chasses présidentielles à l'Élysée n'a sans doute pas la lourde charge symboliquement accusatrice que les commentateurs lui ont prêté.

Si cet homme de soixante-seize ans a choisi d'en finir en ce lieu, c'est moins pour laisser un ultime message énigmatique que pour épargner aux siens le supplément de souffrance que n'eût pas manqué d'entraîner, avec l'irruption de la gendarmerie, de la justice et autres services de police plus ou moins parallèles, un suicide dans sa propriété familiale. Quant au mobile, il est on ne peut plus personnel : depuis quelques mois, il en avait fait la confidence voilée à un ami, François Durand de Grossouvre se savait frap-

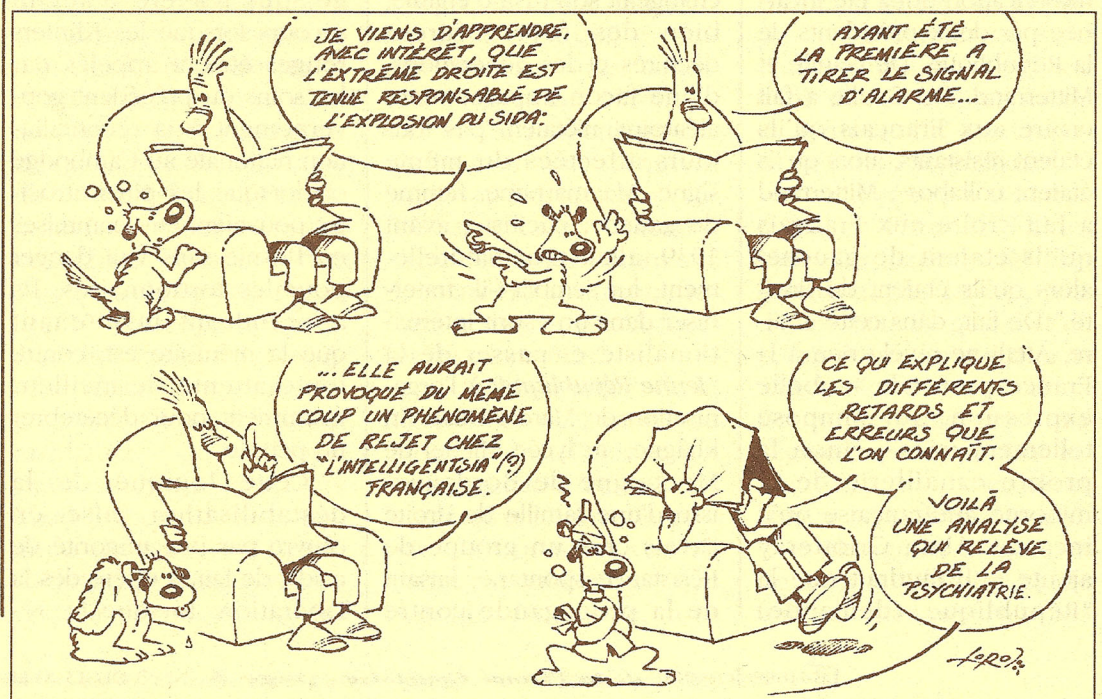
pé par les premières atteintes de la maladie d'Alzheimer, affection démentielle abiotrophique qui se signale au début par des troubles spasmodiques de la mémoire et de l'orientation spatiale.

Plusieurs familiers, jusqu'à l'Élysée, avaient, plusieurs fois dans les derniers mois, surpris François Durand de Grossouvre tenant des propos incohérents ou faisant irruption dans un bureau pour s'enquérir du lieu où il se trouvait.

Mitterrand avait d'ailleurs récemment ordonné que son ami soit suivi tout spécialement par le service de neuropsychiatrie du Val-de-Grâce.

Au demeurant, l'hypothèse que Grossouvre aurait pu se suicider par dépit d'être délaissé ou par crainte d'avoir déplu au Prince relève, pour qui a connu le « Marquis », sentimental comme un fusil et sujet aux

états d'âme d'une botte de chasse, du roman chez la portière. Loin d'être un « romantique », Grossouvre était un personnage de la Renaissance. Un reître magnifique dévoué corps et âme à son Prince dont il connaissait jusqu'aux traits les plus intimes et aux secrets les plus lourds, dont il excusait et couvrait les malversations les plus tarabiscotées et pour le service duquel il avait cent fois dîné avec cent diables. Leur apparente brouille des derniers mois n'était destinée qu'à couper une des pistes les plus redoutables pour le Président parmi toutes celles ouvertes par le juge Jean-Pierre. Avec la disparition de Grossouvre, Mitterrand se retrouve en première ligne et il est probable que sa vie sinon son deuxième septennat ne s'achèvera pas sans qu'éclate le scandale géant que tout le monde pressent.





## L'idéologie sidaïque

Dans ces années 80, une des plaies de la patrie ce fut la conjonction de l'épidémie sidaïque et du pouvoir socialo-communiste. Inoculé à l'Etat en même temps que le virus, le marxisme régnant sous Mitterrand, au lieu de faire face à l'agression biologique en mobilisant les moyens scientifiques, économiques et réglementaires du pays, se laissa aller à ses penchants trop connus. Il saisit l'occasion inespérée d'attirer de l'argent dans ses caisses et d'engraisser sa clientèle - on a vu cet "économisme" à l'œuvre avec Laurent Fabius et Georgina Dufoix au moment de l'affaire du "sang contaminé" - mais surtout il obéit à son réflexe : déstabiliser le corps social qu'il avait réussi à infecter. Comme toujours, cette déstabilisation utilise un traitement idéologique. J'ai expliqué ailleurs, en me référant au marxiste Henri Lefebvre, que ce traitement n'est pas un discours philosophique mais une technique du viol des foules, la doctrine ou l'éthique de l'ennemi étant une sorte de crêpe que le "parti" (ou les "prolétaires") peut retourner dans la poêle révolutionnaire. Il a fallu treize années pour que cette manipulation soit démasquée, et ce ne sont pas les politiques, bénéficiaires du raz-de-marée populaire de mars 93, qui déchirent le voile, mais le corps médical, écoeuré par les mensonges du pouvoir mitterrandien et bien décidé à décalotter le mythe de la capote. En effet, l'offensive idéologique - la pseudo-morale du sidaïque sacralisé - opère derrière la propagande du préservatif : de fait, cet objet sauveur n'est qu'un tuyau crevé. Confirmant ce que les journalistes spécialisés ont découvert dans les

statistiques américaines, tout récemment aggravées par des essais de l'Institut national de la consommation (INC), le docteur Joël Le Prévost déclare (Figaro du 6/4/94), mettant en cause les "autorités en place" : "Faut-il qu'elles soient paralysées par l'idéologie dominante de la non-exclusion à tout prix pour préconiser en priorité, au lieu du "choix affectif raisonné" qui s'impose et qui, bien sûr, malheureusement, "exclut" de la vie sexuelle, et d'elle seule, les partenaires à risque que sont les drogués par injection, les bisexuels, les "vagabonds sexuels" et plus généralement les séropositifs, pour préconiser, donc, comme seul moyen de prévention, le simple usage du préservatif, alors que celui-ci n'est fiable qu'à 69 % ! Que dirait-on d'un modèle d'avion qui, sur un an, n'aurait que 69 % de chances de ne pas s'écraser ?"

Mieux encore : il serait indispensable, dans l'optique généralisée de la capote amoureuse, que chaque partenaire, tel un fantassin de l'infanterie nucléaire, soit habillé de pied en cap d'un super-condom en latex du sud-est asiatique, car le sperme ne saurait être le seul vecteur du virus. Comme l'indique, dans la rubrique citée, le professeur Henri Lestrade, membre de l'Académie de médecine, "on retrouve du virus non seulement dans le sang et dans le sperme mais également dans la salive, dans les sécrétions sexuelles vaginales, urétrales et bulbo-urétrales, prostatiques... dans le lait maternel... dans toutes les sécrétions organiques, y compris dans les urines". Selon le docteur Le Prévost, la sueur, la salive, les larmes contiennent également le virus. Il faut dire dès maintenant que

les femmes sont plus menacées que les hommes, car le partenaire masculin, en période d'excitation, secrète déjà des humeurs contaminées qui peuvent souiller l'extérieur de l'objet magique, et, au moment du déduit, l'homme est protégé de la femme, mais sans réciprocité. Horrible machisme ! On peut se demander d'ailleurs si les dirigeants mitterrandistes homosexuels qui se sont faits marchands de capotes n'avaient pas prévu le coup. Il est clair, comme le pensent bien des gens raisonnables qui se souviennent de l'époque encore récente où il existait un Etat français, que la seule solution c'est le dépistage obligatoire, dans le pays et aux frontières. Liberté absolue pour les partenaires, mais chacun présenterait à chacun un petit passeport (rose, soyons conciliants) et l'on pourrait de nouveau connaître le vrai rapport amoureux, nullement altéré par l'ignoble latex. Malheureusement, la fausse idéologie mitterrandienne, qui donne la priorité au sidaïque contaminé - comme d'ailleurs au marginal ou au criminel - au nom de la liberté individuelle, entrave le développement normal d'un dépistage étatique, avec la collaboration, notamment, des assistantes sociales, tel celui que nous avons connu dans la lutte contre la syphilis. Actuellement, l'idéologie sidaïque atteint ses objectifs déstabilisateurs, et il n'est pas exclu que le triste destin d'une jeunesse condamnée au latex - sans parler de l'angoisse d'une génération privée d'apprentissage et de discipline scolaire par les maîtres marxistes - ne la précipite sur le pavé de la violence. ■

Jacques HUBART

## FESTIF



Autre pince-fesse franc-maçon, mais émanant cette fois-ci

de la concurrence puisque c'est le Grand-Orient de France qui organise prochainement un colloque sur le thème enthousiasmant de « Travail, avenir de la République ». Parmi les intervenants prévus, Philippe Vasseur, secrétaire général du P.R., Henri Emmanuelli, faux mage des Landes, Anicet Le Pors, Noël Mamère, l'avocat Jean-Paul Lévy, le tout sous la houlette du Grand Maître Gilbert Abergel qui assurera la synthèse de clôture. On s'en pourlèche à l'avance, d'autant que l'animation de cette aimable journée a été confiée au grassouillet Claude Villers de « France-Inter » à qui son expérience du défunt « Tribunal des flagrants délires » devrait servir pour qu'on ne bâille pas trop dans les travées.

## CHAUDE LISTE



N'en déplaise à François Doubin, qui n'apprécie pas l'OPA

de Tapie sur la liste radicale aux Européennes, celle-ci aura pourtant une allure très show-bize avec la présence possible d'Enrico Macias qui retrouverait là son complice le professeur Léon Schwartzberg déjà présent sur la liste « Energie Sud ». La liste de Tapie, énergiquement cornaquée par l'Elysée en la personne de Maurice Benessayag, conseiller politique du Président qui a d'ailleurs reçu longuement Tapie, apparemment pas terrorisé par l'épidémie de suicides autour de Mitterrand, comprendra également Jean-Louis Bianco, autre proche du Tonton tueur.

Objectif, atteindre 10 % et renvoyer Rocard dans les choux et les roses avec sa liste mixte. Le Parti socialiste peut gémir lui-aussi : « Tonton m'a tuer ».





# Cohenneries

## Le journal d'un âne franc

**1** 642<sup>ème</sup> jour A.C. Je viens de passer une semaine de vacances au Maroc où, à ma demande, l'hôtel m'avait préparé une fort jolie cave agrémentée, charmante attention de la direction, de tapis d'orient et de meubles typiques. A mon arrivée, le réceptionniste m'a jeté le même regard que celui de ma concierge parisienne. Il m'a même semblé l'apercevoir, dans un miroir, se frapper la tempe de l'index en me désignant à la standardiste. Peu m'importe. Au prix où sont les charters, la Bête immonde n'hésiterait pas à me poursuivre au bout du monde. D'après Gilles Perrault, fin connaisseur, elle m'aurait d'ailleurs déjà précédé au Maroc. La prudence s'imposait donc. A Marrakech, les Marocains s'apprêtaient à recevoir les représentants des 117 pays contractants du Gatt. Ils en mettaient un sacré coup. Ça repeignait, rebâtissait, réhabilitait, réparait, enjolivait, construisait dans tous les coins. 24 heures sur 24. Et avec le sourire aux lèvres. Il y avait du boulot pour tout le monde. Je me suis laissé dire que cette activité qui ferait rêver nos quatre millions de chômeurs, n'est pas circonstancielle. Le Maroc est en plein boom économique et c'est comme ça tous les jours qu'Allah fait. Je me demande bien ce qu'attendent les milliers de sujets du roi Hassan II qui émargent à nos Assedic pour retourner bosser chez eux. Ceci dit (jeu de mot), nos entreprises ne profitent même pas des commandes marocaines pour s'équiper. A Marrakech, c'est l'allemand Siemens qui a été chargé d'installer des milliers de lignes téléphoniques supplémentaires et les centraux qui vont avec. Nos spécialistes d'Alcatel et des Télécom l'ont eu dans le cul. Bravo Longuet ! Le reste est à l'avenant : Espagnols, Italiens, Anglais, Américains, Japonais etc. sont en train, là-bas, de nous râfler tous les marchés. Because, « notre ami le roi » commence à en avoir ras-le-bol de couscous que nos grandes consciences (comme Perrault justement ou Tatïe Danielle) lui cherchent des poux dans la tête à propos du respect des droits de l'homme. Au lieu d'aller en Chine, Balladur aurait mieux fait de se rendre au Maroc. Je peux témoigner qu'ils y ont de bonnes caves.

Jean-Pierre Cohen

# Stratégies

## Algérie : et si le FIS avait déjà gagné

**L**e régime algérien est aux abois. Privé de son succès électoral, le FIS (Front islamique de salut, fondamentaliste) a pris les armes pour regagner sur le terrain ce qu'il avait gagné dans les urnes. Il existe de nombreux indices qui concordent, marquant les prémices d'une victoire militaire du parti des turbans sur celui des comptes en Suisse, ce qui ne serait pas nouveau dans une république d'Algérie qui n'avait de populaire que le nom et où le pouvoir a souvent été au bout de la Kalachnikov.

Tout d'abord, l'économie, qui, d'une situation désastreuse, est passée à une quasi-inexistence ; il y a pénurie de tout, sans parler de ce qui fait défaut : huile, semoule, riz, pois chiches ; les produits de première nécessité sont introuvables et, après le Ramadan, cela ne pardonne pas. D'autre part, les attentats des commandos islamistes furent judicieusement sélectionnés : en frappant le personnel des compagnies pétrolières, ils s'attaquent à la principale ressource de l'Etat algérien, accentuant d'autant la pénurie par impossibilité d'obtenir des devises.

Ensuite, la rébellion gagne l'armée algérien-

ne. Cette dernière étant conscrîte à hauteur de 70 % pour l'armée de terre (84 000 appelés sur 120 000 soldats), le régime ne peut guère compter que sur la fidélité des troupes d'élite (une brigade des forces spéciales, 4 bataillons de paras et 12 compagnies du désert) et paramilitaires (gendarmerie, forces de sécurité, Garde républicaine), de la marine (7 200 hommes) et de l'aviation (12 000 hommes, 242 avions de combat) qui, elles, sont professionnelles.

**Les bourreaux  
des Harkis,  
les ennemis  
de la France  
doivent être  
rejetés à la mer**

Les conscrits, qui effectuent un service de 18 mois dont 12 de civil, ne sont guère utilisables dans le cadre d'une guerre civile, beaucoup de jeunes étant acquis aux idées du FIS.

Pire encore pour le gouvernement d'Alger, les désertions de plus en plus fréquentes des élèves officiers qui rallient les rebelles, leur apportant les cadres qui leur faisaient défaut.

De plus, les Américains seraient prêts à laisser gagner le FIS pour effectuer un test grandeur nature de capa-

cité des islamistes sunnites à gérer une nation, afin de savoir quelle attitude adopter vis-à-vis des fondamentalistes égyptiens qui font vaciller le pouvoir de Moubarak. En étudiant les actions du FIS, ils pourraient effectuer des prospectives pour le cas égyptien.

Et la France, dans tout ça ? Elle s'apprête à accueillir les égorgeurs de 1962, les criminels de guerre et autres adeptes de l'autogestion rocardienne qui multiplient déjà les exigences de reconversion, de logement et d'emploi, croyant sans doute que, puisque les collabos du FLN sont aux plus hautes fonctions, ils sont en pays conquis...

Il est hors de question de tolérer une telle chose ; les bourreaux des Harkis, les ennemis de la France doivent être rejetés à la mer. Et que les éternelles bonnes consciences ne nous échauffent pas les oreilles avec leur humanisme discriminatoire. Cette solution avait été proposée en son temps par Defferre, sous les applaudissements de la gauche. Le FLN a affamé son peuple ?

Qu'il déguste, maintenant...

Henri de Fersan





# Et c'est ainsi...

par ADG

## CHAÎNE DE VIE



— *Lapin  
au camembert*

— *Poisson  
frais*

— *Homme-  
sandwich*

— *Grosseur  
consécutive  
de l'auteur*



**D**e temps à autre, alors que j'espère y trouver des mis-sives d'amour ou, tout du moins, des chèques, ma boîte aux lettres contient une enveloppe anonyme recelant elle-même des propos inquiétants. Je ne suis pourtant pas du genre à avoir froid aux yeux et j'ai traversé bien des périls sans trembler (conférence de presse de Pisani, plongée dans une passe calédonienne au milieu des requins, lapin au camembert chez Valérie Delahaye), mais je dois avouer que ces correspondances venues d'on ne sait quel ailleurs me flanquent le trac. C'est de ce style-ci :

« Le 4 septembre 1978, M. Gail Semprun (de Montevideo) a reçu cette lettre. Il l'a jetée avec désinvolture. Le lendemain, il se prenait un doigt dans une porte et il en résultait un pinçon qui mit une semaine à disparaître ».

Qu'aurait dû faire M. Semprun pour éviter ce drame ? Eh bien, tout simplement, recopier 23 fois à la main cette damnée lettre et l'expédier à 23 bougres de sa connaissance. Moyennant quoi, la porte l'aurait épargné, et même mieux, car en effet :

« Le 18 décembre, M. Léon Ramanapoutra (de Clichy-sur-Seine) reçoit cette lettre, la recopie 23 fois. Son poissonnier lui vend du poisson frais et il trouve un ticket de métro valide par terre ».

Sont ainsi prouvés les pouvoirs bénéfiques de cette lettre, généralement placée sous le patronage d'un petit saint obscur qui doit être appointé par les PTT ou les marchands d'encre. Cela s'appelle « une chaîne » et elle ne doit être rompue sous aucun prétexte.

Il faut donc être très circonspect avec cette épidémie épistolaire qui ressemble furieusement à ces pro-

pos que vous tiennent des lecteurs qui, croyant vous faire plaisir, vous apprennent qu'ils ont photocopié votre article pour le faire lire à leurs relations ou, pire, ceux qui vous avouent que votre livre est tellement chouet' qu'ils l'ont prêté à toute une caserne de gendarmes mobiles.

Cela m'est l'occasion de dire une bonne fois pour toutes ce que je pense de la littérature, de ses vanités et inciter les gens qui voudraient s'y lancer à faire plutôt du point de croix ou des chaussons de lisière.

La malédiction qui s'attache à une œuvre littéraire n'est en effet pas moins épouvantable que celle qui s'accroche aux malheureuses victimes d'une chaîne épistolaire interrompue. Qu'on en juge.

Sur votre bonne mine et la capacité que vous avez de tenir le coup

devant une rafale de liqueurs digestives, un éditeur vous donne de l'argent afin d'écrire un roman ou le récit de vos pérégrinations en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Vous empochez l'avance et c'est alors que vous découvrez le retard. Des mois, voire des années peuvent se passer sans que vous vous sentiez en forme pour imaginer une intrigue ou pour traîner vos guêtres chez les cannibales, n'ayant pas une vocation d'homme-sandwich. L'éditeur insiste, vous fait des lettres douloureuses ou bien appel à votre simple honnêteté, comme si c'était un mot courant dans l'édition. De guerre lasse, surtout si on en arrive au papier bleu, vous finissez par livrer (vient de « livre ») un minimum de pages avec de fréquents retours à la ligne dus à des dialogues aussi brefs que possible.

C'est à ce moment qu'éclate toute la duplicité de l'éditeur : naïvement, vous croyez que le personnage va garder votre œuvre. Eh bien, pas du tout, il n'a de cesse de s'en défaire, lui-aussi, comme vous, et il la refourgue à un imprimeur, lequel s'en débarrasse au profit (?) d'un diffuseur qui, pas plus gêné que ça, la refille à un libraire. Vous croyez peut-être que ça va s'arrêter là ? Des clous, car le libraire, comme si l'objet lui brûlait les doigts, le donne, contre un modeste billet, à un inconnu nommé « lecteur » qui, vraisemblablement, le prêtera (voir plus haut) ou le vendra à un bouquiniste ou à un chiffonnier.

Pour ce que ça intéresse les gens, vous auriez pu aussi bien garder le pognon et ne jamais écrire une ligne et c'est ce que je conseille à tous ceux qui veulent embrasser la carrière des Lettres.

**Et c'est ainsi que l'auteur est gras.**



# Dieu ou César

par Jacques Houbart

## Au nom de Dieu

**V**oici quelques mois, la vedette américaine Shirley MacLaine — qui joue volontiers le rôle d'un gourou de ce prétendu "Nouvel Age" puant le spiritisme du XIXe siècle — convoqua une vaste conférence de presse. Comme beaucoup de célébrités du chobiz, de la littérature, du stade ou de la physico-chimie, elle estime, en effet, qu'elle doit au genre humain une double prestation, l'une pour offrir ses charmes, l'autre pour imposer ses conseils. Ce jour-là, Shirley MacLaine déclara aux journalistes des quotidiens américains qu'elle entendait dénoncer "les voies de fait à l'échelle mondiale qui sont provoquées par la religion". Et elle entonna une grave litanie :

"Au nom de Dieu, on a lancé une fatwa contre Salman Rushdie.

"Au nom de Dieu, on assassine dans les Balkans.

"Au nom de Dieu, on attaque à la bombe le World Trade Center de New York.

"Au nom de Dieu, on fait le siège de Waco, au Texas.

"Au nom de Dieu, hindous et musulmans s'entretuent en Inde.

"Au nom de Dieu, protestants et catholiques d'Irlande du Nord se livrent une guerre sanglante.

"Au nom de Dieu, chiïtes et sunnites se combattent en Iran et en Irak, de même que les Arabes et les Juifs du Moyen-Orient...

"Au nom de Dieu, que se passe-t-il ?"

Peut-on jeter la première pierre sur une comédienne déboussolée, dans un siècle qui a tellement massacré Dieu que celui-ci passe pour mort, alors que les plus malins proposent de le ressusciter ? "Au nom de Dieu...", bien sûr, car le langage est liberté, et César moribond, coupé de l'Esprit, César-sans-Dieu s'emmêle les pieds dans sa toge

jadis sacrée. Lorsque César trône en justice, entre l'homme et Dieu, c'est l'équilibre du non-agir qui s'impose. Mais, si la rupture spirituelle est consommée, niée la dialectique entre Dieu et César, alors le glaive devient outil de boucher et le faux César, aytollah d'Iran ou d'Irlande, bafouille le "nom de Dieu" et manipule on ne sait quelle charia. Et comment reprocher à la prêtresse éperdue Shirley MacLaine son ignorance de la dialectique entre Dieu et César, alors que la plupart des clercs d'aujourd'hui l'oublent et préfèrent s'aligner sur la lutte des classes du marxisme ?

Ce que l'Américaine Shirley MacLaine ignore — comme tant d'universitaires sous l'influence de l'idéologie dominante — c'est que la grande rupture entre Dieu et César fut consommée quelques années à peine après la découverte de l'Amérique par les conquistadors-missionnaires, envoyés aux païens de l'ouest par Isabelle la Catholique : c'est la rupture déclenchée par Martin Luther dont les légions "protestantes" allaient s'attaquer au nord du nouveau continent. Entré en rébellion contre le Pape, l'Evangile à la main, Luther s'en prend du même coup au pouvoir temporel — "ni Pape, ni César, ni tribun" pourrait être son "Internationale" — et, pour cette utopie colossale, Dieu et l'homme restent seuls face à face.

Le coupe-circuit historique intervient au moment de la révolte des paysans contre les princes allemands. Au nom du Christ — Shirley !! — et l'on peut dire d'ailleurs qu'à cette occasion on enregistre la première falsification du "*Sermon sur la montagne*" — Luther renvoie dos à dos princes et paysans. En réponse au manifeste des paysans révoltés, en 1524, il rédige son "*Exhortation à la paix*", s'adressant à "Vous, princes et seigneurs, vous surtout, aveugles évêques, prêtres et moines insensés,

... vous êtes les bourreaux et les sangsues des pauvres gens, vous immolez tout à votre luxe et à votre orgueil effrénés...", mais parallèlement fustigeant les paysans révoltés : "Quand même vous tueriez tous les princes, votre corps et votre âme n'en seraient pas moins éternellement perdus... La méchanceté et l'injustice de l'autorité n'excusent pas la révolte, car il ne convient pas à tout homme de punir les méchants."

Et pourtant, l'apôtre du "Sermon sur la montagne" amputé — "Tendez seulement l'autre joue" — allait bien vite revenir au glaive de César : après les massacres de Souabe et de Thuringe, Luther provoquera une croisade des seigneurs contre la jacquerie allemande : "Si vous ne mettez à mort un chien enragé, vous périrez et tout le pays avec vous."

Celui qui sera tué en combattant pour les magistrats sera un véritable martyr, s'il a combattu avec une bonne conscience...

De fait, l'offensive "anti-César", pour Dieu seul, allait aboutir dialectiquement à son contraire, de nombreux chefs de la croisade luthérienne cherchant à devenir des princes héréditaires, et il y eut une prolifération de petits Etats sur le corps démembré du Saint Empire, une sorte de préfiguration des multiples Etats de la fédération yankee.

En 1555, la Paix d'Augsbourg entre les princes luthériens et Charles Quint ne put même pas apporter, comme on l'a dit souvent par erreur, la liberté de conscience en Allemagne : elle appliqua seulement le principe : tel prince, telle religion — *cujus regio hujus religio*. C'est-à-dire que la liberté religieuse n'était le monopole que de quelques milliers de personnes sur une population de plus de 20 millions d'âmes.

(à suivre)



# L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

## LE DÉDALE DES ORIGINES

**L**es singes sont peut-être nos cousins, mais ils ne sont certainement pas nos grands-parents.

Quel est alors notre degré de parenté avec eux ? Quand nos ancêtres communs se sont-ils séparés ? Il y a 20 millions d'années et même davantage selon l'hypothèse paléontologiste ; moins de 6 millions d'années selon l'hypothèse moléculaire, c'est-à-dire par l'étude des acides aminés et des protéines.

- Les Australopithèques auraient divergé du tronc commun il y a environ 6 millions d'années. Il s'agit de préhominiens dotés d'un bassin de bipède, dont le cerveau fait moins de 500 cm<sup>3</sup> — le tiers du nôtre — et qui mesurent au maximum 1,40 m. Ces "chimpanzés" qui fabriquaient probablement des outils en pierre il y a 2,4 à 2,7 millions d'années sont-ils nos cousins ou nos ancêtres ?

Sommes-nous leurs descendants, ou notre parenté se réduit-elle à l'existence d'un ancêtre commun ?

- Le genre Homo apparaît il y a 3 millions d'années avec l'Homo habilis. A la différence de l'Australopithèque qu'il côtoie, c'est un vrai bipède.

- Il y a 2 millions d'années, un nouveau venu entre en scène : l'Homo erectus (pithécantrophe) dont le cerveau est capable de concevoir un langage. L'Homo erectus est-il le descendant de l'Homo habilis ? Tous les deux sont-ils nos aïeux ?

- Il y a environ 700 000 ans, issu probablement du tronc commun de l'Homo erectus, apparaît l'Homme de Neandertal (Homo sapiens Neandertalensis). A-t-il eu une descendance ?

L'homme moderne a-t-il un héritage génétique néandertalien ? Est-il donc notre grand-père ? N'est-il pas notre cousin partageant seulement avec nous un ancêtre erectus ?

- Dernier venu, l'homme moderne, l'Homo sapiens sapiens ou de Cro-Magnon, apparaît vers -100 000 en Afrique et au Proche-Orient et vers -30 000 en Europe. Dès lors, l'humanité se différencie en races, puis les civilisations se constituent.

Les primates qui auraient pu donner naissance aux Australopithèques

et au genre Homo vivaient en Afrique, en Asie et en Europe, il y a 10 ou 20 millions d'années. De ces primates aux Australopithèques et à l'Homo habilis le passage, si passage il y a, est inconnu.

Les Australopithèques et les Homo habilis dont les datations les plus hautes donnent respectivement et approximativement 5 et 3 millions d'années n'ont, à ce jour, été découverts qu'en Afrique.

Tel n'est pas le cas de l'Homo erectus, descendant possible de l'Homo habilis, qui semble apparaître il y a 2 millions d'années et qui, lui, vit en Afrique, en Asie et en Europe.

L'hominisation s'est-elle faite en Afrique ?

Uniquement en Afrique ?

Si oui, le peuplement de l'Asie et de l'Europe est donc le résultat d'un diffusionnisme à partir du foyer africain.

Cette hypothèse est remise en question car, en Europe, des traces d'occupation humaine ont été datées de -2,6 à -2,2 millions d'années, plaçant ces découvertes au niveau des plus anciennes preuves d'utilisation d'outils fournies par la vallée du Rift de l'Est africain.

Il est alors légitime de penser que l'homme serait apparu "simultanément" en Europe et en Afrique et que, dans ces conditions, le représentant européen du genre Homo ne descendrait donc pas de celui d'Afrique. ■

### Avis

Depuis le capitaine Briffaut, tous les cavaliers savent que l'*"étrier est l'ornement du pied et non un moyen de salut"*, mais ils ignorent que la revue *L'Afrique Réelle* est l'ornement de leur culture et l'outil de leur salut géo-politique. Cette revue trimestrielle éditée par **Bernard Lugan** est un coup de fouet au conformisme et à la sous-culture dominante ; et, le général L'Hotte a bien enseigné à tous les hommes de cheval que *"les coups qui fouettent portent mieux en avant que les coups qui piquent"*.

N'attendez donc pas pour découvrir le numéro 2/3. Il s'agit d'un atlas de l'Afrique composé de cartes archéologiques, ethno-historiques, historiques, linguistiques, économiques, ethniques, religieuses, etc.

Au total 64 cartes pleine page et 32 pages de commentaires.

COMMANDE CONTRE UN CHEQUE DE **250 FRANCS** FRANCO à : *L'AFRIQUE RÉELLE*, BP n° 6 - 03140 CHARROUX



# Entretien Courtois av

*Né en 1922 dans une famille de la vieille noblesse germanique, August von Kageneck a choisi à dix-sept ans le métier des armes et a participé à la seconde guerre mondiale sous l'uniforme de lieutenant de panzers avant de devenir, en 1956, correspondant à Paris de la radio gouvernementale allemande et de Die Welt. Marié à la veuve d'un officier français tombé en Algérie, il a consacré à sa carrière militaire un livre récemment réédité chez Perrin (Lieutenant de panzers). A cette occasion, nous l'avons rencontré lors d'un de ses passages à Paris.*

**Libre Journal :** Vous êtes issu d'une vieille famille mosellane ?

August von Kageneck : Ma mère était mosellane et mon père badois. Ma famille paternelle fait partie de ce qu'on appelle la noblesse originelle de Strasbourg — il existe d'ailleurs dans cette ville une rue Kageneck — et la famille de ma mère est originaire de Westphalie et on en trouve trace dans les archives en remontant jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. Franz von Papen était un cousin éloigné de ma mère et je le voyais parfois dans ma jeunesse.

**L.J. :** Durant la première guerre mondiale,

vous père était un officier supérieur ?

A.v.K. : Avant la guerre, il était aide de camp de Guillaume II. En tant que tel, il a vécu quatre ans près du Kaiser. Ensuite, il s'est occupé deux ans des transports ferroviaires militaires à Coblenze.

C'était évidemment à l'époque le moyen le plus moderne de transporter des troupes. A compter de 1906, il fut attaché militaire auprès de l'ambassade allemande à Vienne. Il a assisté à deux guerres entre Turcs et Serbes et a vécu l'assassinat de l'Archiduc, avec lequel il était très ami. En 1916, il a été officier général de liaison entre l'état-major allemand et autri-



chien puis, en 1918, il a été fait prisonnier avec tout son état-major lors d'une contre-offensive des troupes canadiennes et a été amené en Angleterre.

**L.J. :** Lors de son retour de captivité, en 1919, il a été surpris de l'état de l'Allemagne ?

A.v.K. : Il faut lire l'excellente "Histoire de l'armée allemande" de Benoist-Méchin qui relate ce qu'était devenue

l'Allemagne à cette époque. L'armée s'était révoltée contre ses officiers, surtout la Marine sur la mer du Nord et la Baltique. Des troupes révolutionnaires avaient pris le pouvoir, des conseils de soldats et de paysans.

Des agents soviétiques agissaient sur le sol allemand. Des corps francs essayaient de combattre cette révolution. La République de Weimar et son gouvernement étaient





# ec August von Kagenneck

en place mais n'avaient aucun pouvoir. Mon père, à son retour, était encore en uniforme de général.

Il a débarqué à Brême et, en prenant le train qui le ramenait à Bonn, il a subi des vexations et des insultes de la part des soldats.

## **L.J. : Comment a été ressentie l'occupation française de la Rhénanie ?**

A.v.K. : Ce qui a choqué le plus, à l'époque, c'était la prétention des Alliés, qui affirmaient que la guerre était due uniquement à l'Allemagne qui en avait, selon eux, l'entière responsabilité.

L'histoire a, depuis, démenti ces assertions. Je me souviens que les habitants de ma petite ville devaient retirer leur casquette en passant sur la petite place du marché où se trouvait un mât avec le drapeau français. Nous provoquions, nous, enfants, les sentinelles françaises en sifflotant le Deutschlandlied, ce qui était strictement interdit.

## **L.J. : Le Traité de Versailles a-t-il amené Hitler au pouvoir ?**

A.v.K. : Pas seulement, mais c'est l'argument qui a eu le plus de poids auprès de la classe bien pensante de la population pour écouter Hitler.

La classe possédante le considérait également comme un rempart contre le bolchevisme, tout en se méfiant.

Mon père détestait Hitler et le considérait comme un parvenu, un caporal, un braillard.

Les communistes étaient puissants dans les grandes villes, à Munich, à Berlin, mais pas chez nous où, à Dresde, ils n'étaient qu'une poignée.

## **L.J. : A dix-sept ans, en 1939, vous décidez d'embrasser la carrière militaire.**

A.v.K. : C'était dans l'esprit de l'époque. La guerre était imminente et l'armée était le dernier havre de fidélité aux vieux principes.

L'armée était quelque chose de propre, quoi qu'il arrive, et n'avait rien à voir avec les Nazis, ni avec les SA ou les SS. Hitler, d'ailleurs, la craignait. J'avais choisi un régiment de très vieille tradition, dans lequel se trouvaient des princes bavarois qui m'avaient invité à les y rejoindre.

## **L.J. : Vous avez participé brièvement à l'occupation de la France et avez ensuite été un des acteurs de la guerre sur le front de l'Est ?**

A.v.K. : Après trois mois d'occupation en France, nous sommes revenus en Allemagne et avons troqué nos chevaux contre des automitrailleuses.

Une fois promu lieutenant en mai 1941, j'ai été versé dans une unité blindée avec laquelle j'ai commencé la guerre en Russie dès le premier jour, le 22 juin 1941.

Selon ce que j'ai pu voir en qualité de simple lieutenant, c'est l'impression, en ce début de conflit sur ce front, que les Russes n'avaient pas rassemblé de

troupes importantes en face de nous.

Ils étaient avec des chars très anciens, excepté un, portant un canon de 250 dans une casemate haute comme une maison. Ce n'est qu'à partir de l'été qu'ils nous ont opposé leur fameux T 34 qui était largement supérieur aux nôtres. J'ai été grièvement blessé au bout de quinze mois de guerre en Russie et rapatrié.

## **L.J. : Après la guerre, vous êtes devenu reporter pour la télévision allemande et, lors d'un reportage en Afrique, vous avez rencontré un prêtre français ?**

A.v.K. : Au cours d'une expédition en Côte d'Ivoire, j'ai rencontré un père blanc à l'accent alsacien très prononcé.

Nous avons conversé en Allemand et il m'a dit avoir été un "Malgré nous". Pour lui, cette guerre avait été tellement moche qu'il s'était juré de payer de sa vie pour se faire pardonner.

## **L.J. : Que pensez-vous du refus d'inviter le chancelier allemand aux cérémonies du Débarquement ?**

A.v.K. : Comme je l'ai indiqué au "Figaro", il ne peut s'agir que d'une erreur.

Le chancelier n'a pu demander à participer à ces cérémonies. Assiste-t-on à la commémoration des défaites ?

*propos recueillis par  
Michel Deflandre*

Tous  
les mercredis  
de 18 à 21 h  
en direct.

Tous  
les jeudis  
de 2 à 5 h.  
et  
de 7 h.30  
à 10 h.30  
en rediffusion.

Sur  
**Radio  
Courtoisie :**  
le Libre  
Journal  
de Serge  
de Beketch

Paris : 95,6  
Chartres : 104,5  
Cherbourg : 87,8  
Caen : 100,6  
Le Havre : 101,1  
Le Mans : 98,8

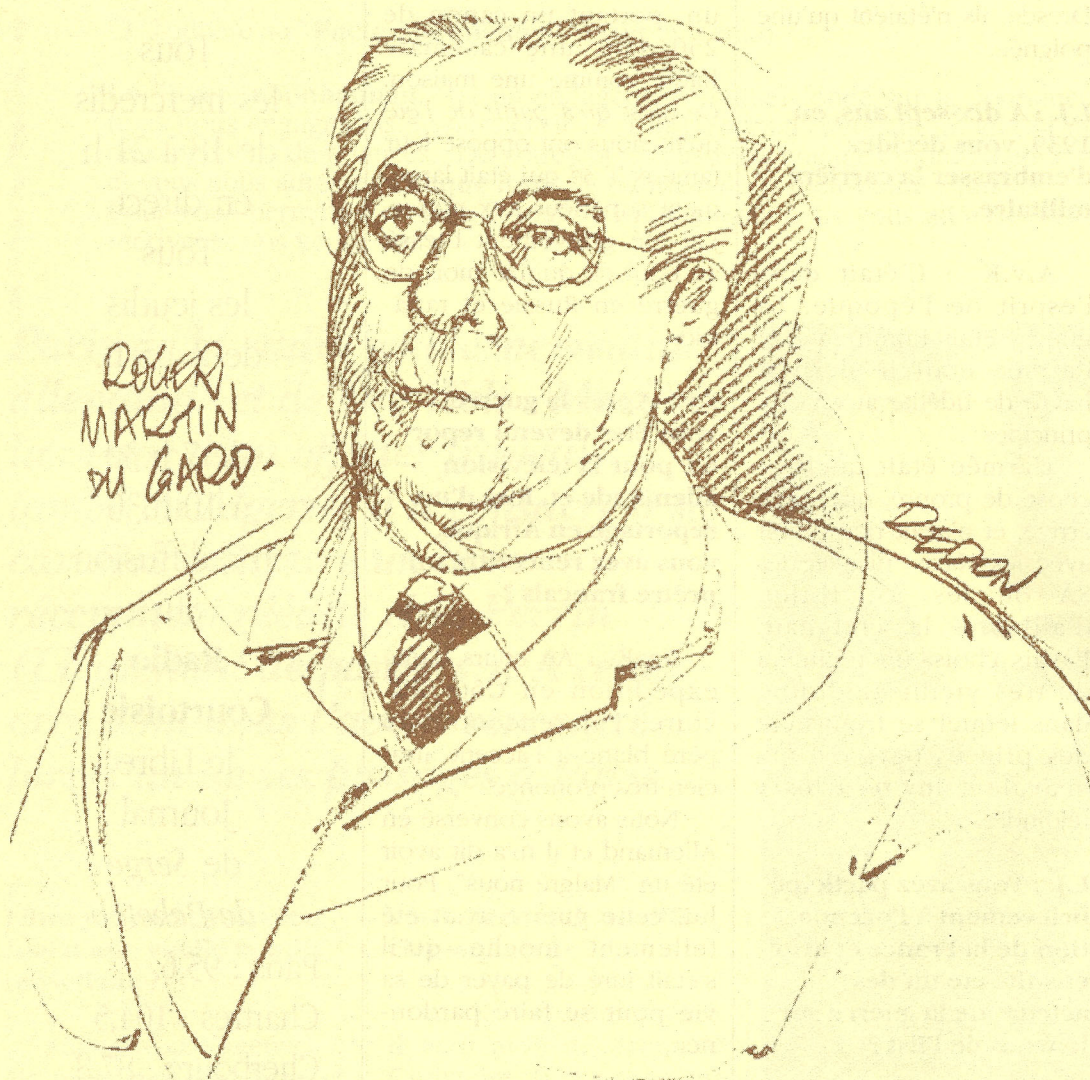
Radio-Courtoisie  
La radio libre du  
pays réel et de la  
francophonie  
61 bd Murat  
75016 Paris  
(46 51 00 85)





# Les Provinciales

par Anne Bernet



## Les chroniques parisiennes de Roger Martin du Gard

Le roman connaît des modes, infiniment variables et passagères, comme toutes les modes. Aujourd'hui, il convient qu'un romancier écrive pour ne rien dire, ou, s'il veut à toute force dire quelque chose, qu'il confesse en détail ses goûts contre-nature. C'est

du dernier chic ; c'est la mode... La précédente était indéniablement de meilleur ton : c'était celle des sagas familiales. Bourgeoises, paysannes ou aristocratiques, provençales, parisiennes ou canadiennes, elles vous entraînaient à la suite d'une dynastie pendant deux, trois ou quatre

générations. C'étaient des livres à mettre entre toutes les mains, parfaitement bien écrits, et qui se lisaient avec beaucoup de plaisir, pendant des vacances ou une grippe. D'aucuns pensent maintenant qu'il s'agissait d'une littérature de seconde catégorie, pas assez intellec-

tuelle, pas assez tourmentée, pas assez politisée, pas assez corrompue. En 1937, le jury Nobel n'était pas de cet avis puisqu'il couronna l'œuvre de Roger Martin du Gard.

Roger Martin du Gard naquit à Neuilly le 23 mars 1881. Son enfance et son adolescence furent sans histoire, sans, non plus, ces éclairs de génie qui sont censés désigner au monde les futurs talents. Le jeune Roger, durant sa scolarité, passa, à vrai dire, pour un élève fort médiocre. Baccalauréat en poche, il s'inscrivit à l'école des Chartes, parce qu'il aimait l'histoire. La formation des chartistes, pour brillante et excellente qu'elle soit, ressemble de très loin à l'étude du passé vue par Alexandre Dumas. Il semble que Roger Martin du Gard ait éprouvé une passion mitigée pour la paléographie médiévale, la sigillographie et l'étude des langues romanes. Par contre, et complètement en dehors du programme scolaire, il découvrit Tolstoï. Ce fut une révélation. La véritable résurrection du passé, c'était ainsi qu'il la comprenait, à travers "*Guerre et Paix*", et non dans le déchiffrement des cartulaires monastiques... Martin du Gard se jura qu'il serait écrivain et, à tant faire, qu'il concurrencerait Tolstoï.

Les premiers essais furent honorables, pas davantage. Manifestement, le jeune auteur tâtonnait sans trouver sa voie, errant de la farce paysanne, telles





"La Gonfle" et "Le Testament du père Leleu", au roman contemporain. Son "Jean Barois", paru en 1913, illustre cette première période, à travers le personnage d'un jeune homme confronté aux remous de l'affaire Dreyfus, essayant de rechercher la vérité au-delà des querelles partisans.

Et puis, en 1922, Martin du Gard publie un bref roman, "Le Cahier gris", qui inaugure la série des *Thibault*. C'est un énorme succès. Trois intrigues se mêlent au fil de ces deux cents pages : le violent conflit qui oppose un père à son fils adolescent ; les tourments de cet enfant mal compris qui cherche ailleurs une affection absente du cercle familial ; et la crise conjugale que traverse une autre famille. Désormais, et inextricablement, les destinées des Thibault et des Fontanin sont liées. Tout les sépare pourtant : les premiers, grands bourgeois catholiques et réactionnaires, proches de l'archevêché de Paris ; les seconds, gens d'affaires protestants, d'une réputation détestable. Veuf, austère jusqu'au pharisaïsme, effroyablement borné, Oscar Thibault a reporté le peu d'amour dont il est capable sur son fils aîné, Antoine, interne des hôpitaux, spécialisé en pédiatrie, garçon brillant doué de toutes les qualités qui manquent à son père. Et ce au détriment du cadet, Jacques, petit rouquin de treize ans, dont les taches de rousseur et les allures de renardeau font un mal-aimé parent de "Poil de Carotte".

Quant aux Fontanin, s'ils s'efforcent hypocritement de sauver les appa-

rences, ils sont un couple désuni. Éternellement trompée, Thérèse de Fontanin se lasse de pardonner à son beau Jérôme aux grâces "de prince hindou", et de renvoyer les petites bonnes bretonnes que le gredin trousse dans la cuisine... Leurs enfants, Daniel et Jenny, souffrent de l'inimitié de leurs parents. Camarades de classe, malgré le fossé des religions, Jacques et Daniel sont devenus inséparables. A l'insu de leurs familles. Ils entretiennent une correspondance passionnée dans un cahier gris ; lequel tombe aux mains indelicates d'un prêtre enseignant, qui le lit, se méprend sur les sentiments des deux garçons, leur prête une amitié particulière et menace de renvoyer Jacques, si précocement corrompu... Epouvantés, les deux enfants fuient vers Marseille, avec l'ambition d'embarquer pour l'Afrique. Cette fuite sert de révélateur à tous les problèmes qui s'accumulaient chez les Thibault et les Fontanin. La grande originalité de Martin du Gard est de borner strictement sa saga. Commencée en 1905, Antoine Thibault a vingt-trois ans, son cadet treize ; elle s'achève en novembre 1918, au lendemain de l'armistice, par le suicide du docteur Thibault, gazé sur le front et qui préfère abrégier son agonie. Jacques, pacifiste, a déjà, alors, trouvé une mort tragique et sans gloire, abattu par un gendarme. Borné dans le temps — une période de quinze ans —, le roman l'est aussi dans les personnages, moins nombreux qu'ils ne le sont normalement dans ce genre de cycle. Sortis du

cercle immédiat des familles Thibault et Fontanin, la plupart sont des faire-valoir, d'ailleurs bien campés.

Ainsi présentés, "*Les Thibault*" pourraient apparaître un tantinet manichéens. Oscar Thibault, et les prêtres qui ont violé les secrets de Jacques, seraient odieux ; le pasteur ami de Thérèse de Fontanin ferait avec eux un contraste volontaire, comme, d'ailleurs, la hauteur d'âme et l'intelligence de la jeune femme mettraient en évidence l'étroitesse d'esprit des catholiques. On se tromperait en concluant de la sorte. Le confesseur d'Oscar Thibault, par exemple, est un modèle d'intelligence et de cœur ; c'est lui qui parvient à libérer Jacques de la triste maison de redressement, "Fondation Oscar Thibault", où le père a osé interner l'enfant. Et l'hypocrisie n'est pas moindre dans le foyer parpaillot où l'on absout si volontiers le mari volage pour mieux condamner les domestiques séduites... Roger Martin du Gard donnait, avec Thérèse, l'un de ses plus beaux portraits de femme, déchirée entre l'amour qu'elle a eu pour Jérôme et la nécessité de mettre fin à une situation devenue honteuse, humiliante et néfaste à ses enfants. On verra d'ailleurs le "sauteur" reparaître de tome en tome, incorrigible, osant appeler sa femme au chevet de la cousine de celle-ci, devenue sa maîtresse, et mourante.

Jacques Thibault, lui, devient rapidement moins sympathique. Si le lecteur s'est apitoyé sur l'enfant incompris, à la vocation de poète ignoré, l'homme

adulte, égoïste, cruel, lâche, déserteur, inspire surtout une tenace répugnance. D'autant que son frère Antoine est un difficile contraste. Tout est presque trop parfait chez Antoine Thibault : le fils, le frère, l'homme, le médecin. Pédiatre, il est capable d'opérer des miracles comme de se ronger pour d'inévitables échecs ; fils, frère, amant, il estime n'en avoir jamais fait assez pour être en paix avec lui-même. Il est presque irritant à force de qualités. Il le pense lui-même : "Je suis un type extraordinaire !" se dit-il alors qu'il est en train de sauver la vie d'une fillette écrasée par un triporteur. Le pire étant que nul n'ose le contredire, pas même le destin qui en profite pour lui jeter dans les bras la radieuse Rachel Geopfert...

Psychologue, Martin du Gard fut aussi observateur de son monde et de son époque. Ce qui plaira à la postérité, ce sera sans doute moins l'intrigue romanesque à proprement parler qu'une ambiance. Les lycées du début du siècle, les jardins du Luxembourg, la rue de Rivoli, les services hospitaliers, l'Eglise, le port de Marseille avec ses grands voiliers, ou cet accident d'attelage dont Daniel et Jacques, fugueurs, sont les témoins fascinés et horrifiés, n'existent plus, sinon à travers ces pages, qui sont autant de documents. Quant à "*L'été 14*", authentique reportage sur les semaines qui précéderent la guerre et sur son déclenchement, il fait déjà les délices des historiens. A sa façon, Roger Martin du Gard, comme Balzac, aura écrit sa "Comédie humaine".



**L**a vie de Rabelais, tout comme celle de ses personnages, fut parsemée d'aventures. Sa date de naissance demeure une énigme ; on ne sait s'il vint au monde en 1484 ou en 1494. Moine franciscain à la Baumette et à Fontenay-le-Comte avant de rejoindre les Bénédictins au prieuré de Saint-Pierre de Maillezais, il a étudié le droit et la théologie avant de s'inscrire à la faculté de médecine de Montpellier où il professera en 1530-1531.

Il s'installera ensuite à Lyon, haut lieu culturel et ville de l'imprimerie. Ses livres ne plairont pas à tout le monde et la Sorbonne le condamnera pour obscénité, alors que Calvin le qualifiera d'hérétique. Victime de ces anathèmes, Rabelais devra s'exiler à plusieurs reprises en Italie et à Metz, alors ville libre.

Toute sa vie, il engrangera des connaissances, herborisant et inventant des méthodes pour réduire les fractures. Sa littérature a fait le tour du monde et peu d'auteurs ont connu, comme lui, le privilège de passer dans le langage commun. Est-ce être obscène qu'être rabelaisien ? Assurément non.

Les textes dits "paillards" ou "gaillards" sont également qualifiés de "gauloiseries", ce qui impose parfaitement l'origine et les qualités de ces "produits du terroir" et de notre culture.

Alors, Rabelais fut-il d'abord un médecin ? un moine ? un écrivain ? Il fut surtout, et c'est ce qui justifie sa place dans nos colonnes, un homme libre.

Edouard Balladur est, paraît-il, un amateur de Rabelais. Sa mine compassée ne convient pourtant pas aux lecteurs de maître

# C'est à lire

par Michel Deflandre



*François Rabelais, médecin  
vu par Gustave Doré*

François et on imagine mal le Premier ministre parcourant les différentes façons de se torcher. La lecture de Rabelais n'est pas compatible avec un esprit pisse-froid et la verve se dégageant de cette prose ne peut qu'indisposer les esprits chagrins et réjouir l'honnête homme qui saura en humer la "substantifique moelle".

Constamment réédité

depuis 1534, Pantagruel est un monument incontournable de la littérature française, tout comme Gargantua, publié l'année suivante à Lyon. Vouloir rappeler la teneur de ces œuvres serait faire injure aux lecteurs du Libre Journal, mais je ne puis résister au plaisir de remettre en mémoire un extrait du chapitre XXVII de Gargantua intitulé "Le teneur des lettres que

*Grandgousier écrivait à Gargantua* :

"Pourtant, mon fils bien aimé, le plus tôt que faire pourras, ces lettres vues, retourne à diligence secourir non tant moi (ce que toutefois par pitié naturellement tu dois) que les tiens, lesquels par raison tu peux sauver et garder. L'exploit sera fait à moindre effusion de sang que sera possible. Et si possible est par engins plus expédients, cautèles et ruses de guerre nous sauverons toutes les âmes et les enverrons joyeux à leurs domiciles.

Très cher fils, la paix du Christ notre rédempteur soit avecques toi. Salue Ponocrates, Gymnaste et Eudémon de par moi. Du vingtième de Septembre. Ton père. Grandgousier."

L'introduction, les variantes et notes de la présente édition publiée avec le concours du Centre national des Lettres sont dues à Gérard Defaux qui donne de la genèse de cette œuvre un éclairage nouveau et fort intéressant. Avant de nous replonger dans ces deux romans qui sont probablement le vrai début de la Renaissance en littérature, rappelons avec Maître François "que ne cherchions honneur ni applaudissement des hommes, mais la vérité seule".

*Pantagruel, 479 pages*

*Gargantua, 492 pages*

*Le Livre de poche,  
bibliothèque classique.*





« LE GRAND HOSPICE OCCIDENTAL »

d'Edward Limonov

Dans "1984", Orwell s'est trompé : l'avenir de l'Occident, pour être totalitaire, n'avait pas besoin d'être coercitif et violent.

Sachant que 5 % seulement de la population, statistique commune à toutes les espèces de mammifères, présentent les caractéristiques qui font les meneurs, les chefs, les héros, il suffit de mettre cette minorité hors d'état de nuire ; les autres acceptent sans broncher de penser dans la ligne, ou de ne pas penser du tout... En échange de quoi, ils mangent, bénéficient de la sécurité sociale et partent en congés payés. Ils regardent la télévision et écoutent de la musique rock... Abruti, infantilisé, l'Occidental moyen est incapable d'un sursaut de fierté et de courage. Le bilan que dresse Limonov de la décomposition de notre société est clairvoyant, incisif souvent. Dommage que sa philosophie, nietzschéenne, voie dans le christianisme une religion de victimes contraire aux besoins virils de l'humanité...

Les Belles Lettres, 235 p., 125 F.

\*.\*.\*

« POUR SOLDE DE TOUT COMPTE »

d'Elizabeth George

Emoi à Cambridge : une étudiante a été assassinée pendant son jogging matinal. Qui pouvait en vouloir à Elena Weaver, fille du plus brillant médiéviste britannique et sourde de naissance ? Le meurtrier s'est horriblement acharné sur sa victime.

Thomas Linley, comte d'Asherton et as de Scotland Yard, arrive sur les lieux, flanqué de son adjointe, Barbara Havers. Mais Thomas se débat toujours dans des problèmes de cœur et Barbara supporte le tracas de sa mère qui a perdu la raison. Aux prises avec leurs propres soucis, les limiers de Yard verront-ils clair dans la personnalité d'Elena avant que le tueur frappe à nouveau ?

Elizabeth George confirme qu'elle est l'un des meilleurs auteurs actuels de polars, et une psychologue hors pair.

Presses de la Cité, 410 p., 120 F.

« LE JOUR J »

de Duncan Anderson

Ce Nième ouvrage consacré au Débarquement n'est probablement pas le dernier du genre, le cinquantenaire de juin 44 favorisant cette industrie. Néanmoins, cet album vaut bien plus que d'autres livres rédigés sur ce thème. Grand format, il permet de découvrir maintes photos couleurs et noir et blanc souvent inédites. Les amateurs d'histoire de la seconde guerre mondiale y trouveront leur compte.

Presses de la Cité, 128 p., 140 F.

\*.\*.\*

« ROMAN COMIQUE »

de Scarron

Scarron est aujourd'hui connu essentiellement pour avoir été le premier mari de Madame de Maintenon. Cet auteur vaut bien plus que cette réputation de "consort". Inventeur du burlesque, il a signé, avec le "Roman comique", une œuvre constamment rééditée depuis 1651 (pas moins de vingt-quatre rééditions entre 1662 et 1700 et vingt-huit entre 1700 et 1796). Auteur moderne, Scarron ? Certainement, et la présente édition, présentée par Yves Giraud, ne peut que nous conforter dans cette opinion.

Livre de Poche, collection Classiques, 480 p.

\*.\*.\*

« L'ÉVENTREUR »

de Robert Bloch

Tom Kendall est-il, oui ou non, un assassin ? Ses crises d'amnésie ne couvrent-elles pas des meurtres dignes de Jack l'Eventreur ? N'est-il pas manipulé par Mister Mingo ? Blind Bill, le mendiant aveugle, peut-il le disculper ? La réponse à ces questions se trouve dans le dernier roman paru à ce jour de Robert Bloch, le père du mythique "Psychose". Une fois de plus, le maître du suspense nous entraîne sur les pas d'un tueur fou. Mais sous quels traits se cache-t-il ? Réponse en fin de volume.

Presses Pocket, 189 p.

« ANTHOLOGIE DES GRANDS RHÉTORIQUEURS »

de Paul Zumthor

Cette qualification de réthoriciens désignant des poètes ayant fait école entre 1470 et 1520 provient d'une erreur de lecture d'Héricault d'un texte du XVe siècle parlant en fait de gens de justice. Cette erreur d'interprétation ayant perduré, c'est sous ce "label" que nous sont connus Jean Parmentier, marin et poète, Jean Marot, auteur du Voyage à Venise ou Jean Lemaire de Belges, qui écrivit une magnifique Oraison à la Vierge.

Les textes sont accompagnés de remarques pratiques facilitant leur lecture et celle-ci ravira les érudits les plus difficiles.

10-18, 282 p.

\*.\*.\*

« VOYANCES REMARQUABLES »

de Sylvie Simon

L'Histoire est peuplée de présages et de signes qui annoncent la naissance, la montée et, surtout, la mort des grands hommes. On connaît les mauvais augures qui entourèrent César aux approches des ides de mars 44 ; et les horoscopes fatals à Henri II ou au Béarnais.

On sait aussi qu'à la différence de leurs épouses Médicis, ces rois ne croyaient pas aux prophéties. La réalisation des catastrophes annoncées frappa d'autant plus leurs contemporains.

Sylvie Simon croit aux présages. Elle en relève un grand nombre, anciens ou récents, en Europe et en Amérique. Oracles, apparitions de spectres, rêves prémonitoires, don de double vue accordé à de grands mystiques...

Certains sont célèbres, d'autres moins ; certains ont des explications rationnelles ou ne sont pas vérifiables. Il en reste assez pour ravir les amateurs d'ésotérisme et de mystères...

Laffont, 300 p., 90 F.





# Fidèle au poste

par ADG

## L'ELKA-VALSE

« Osons, osons ! » qu'il disait, ce « grand professionnel » de l'audiovisuel qu'est Jean-Pierre Elkabbach en prenant ses fonctions de PDG de F2/F3. On pouvait dès lors se prendre à rêver d'un grand chambardement : une télévision réellement de service public, ouverte à tous et, surtout, regardable par tous. Une télévision qui ferait rêver, qui enthousiasmerait, qui se rendrait complice d'évasion et maîtresse en savoir.

« Déposons, déposons ! » tel semble être en réalité son slogan à la lecture de la nouvelle grille des deux télévisions qui, rappelons-le toujours à ces messieurs, NOUS APPARTIENNENT. Pas de grand chambardement « osé » mais un simple petit ménage, sans bouger les meubles ni soulever le tapis.

Ainsi, l'excellente émission d'Eve Ruggieri « Musiques au cœur » passe-t-elle du dimanche au vendredi à minuit, sans doute parce que les mélomanes sont considérés avant tout comme des insomniaques. En revanche, pour ne pas pénaliser l'influente tribu des « jeunes » qui, sortant le samedi soir, ne peuvent pas voir « Taratata », on a déplacé le décibélant Nagui vers le dimanche soir, sans doute afin d'inciter les jeunes à se lever tôt le lundi matin.

Le « Ciné-club » tardif du vendredi soir rétrograde, lui, au jeudi et sera exclusivement consacré au cinéma français, excluant ainsi ce que les Américains savent faire le mieux.

Passons sur la suppression de l'émission de Bernard Rapp, qui retrouvera une autre « Assiette anglaise » avec une émission au titre finement ciselé : « Rapp-Tout », et sur le fait que l'exécration Michel Field se verra imposer un thème pour « Le cercle de minuit », qui n'en tournera pas moins en rond autour des préférences politiques de son animateur, et constatons que, dans tout cela, il n'y a rien de neuf, rien d'osé. Même Michel Drucker, qui a fait monter les enchères pour finalement rester sur TF1, n'y est pas. Ah si, tout de même, une grande nouveauté : « Ruban rouge », sur F3, tous les samedis aux alentours de minuit. Consacrée peut-être à tous les héros méconnus qui ont reçu la Légion d'honneur à titre militaire ?

Non, ce sera un magazine hebdomadaire sur le SIDA...

SAMEDI 16 AVRIL

Arte 20H40

“Ceux de Saint-Cyr”

F2 22H45

“Autant en emporte le temps”

La personnalité du responsable de ce reportage ne peut que nous rassurer sur ses intentions : issu d'une famille de Cyrards, promis lui-même au casoar, il s'est fait réformer afin de faire autre chose. Un reportage sur Saint-Cyr, par exemple. Ça devrait donner d'autres bonnes idées aux producteurs d'émissions d'actualité : « Comment je ne suis pas devenu pêcheur de maquereau » ou bien encore une émission sur le catholicisme réalisée par des juifs, des athées ou des protestants. Pardon, vous dites que ça s'est déjà vu ? Ah bon. La première mouture du nouveau magazine de Thierry Ardisson n'était pas très convaincante. Manifestement bâclée, pauvre en moyens et volant nettement moins haut que son animateur qui plane interminablement dans le générique. Ardisson veut aller trop vite et, du coup, il ne va pas loin. Espérons qu'il mitonnera mieux les prochaines moutures de ce qui pourrait être, avec la participation de Basile de Koch et de sa bande de cinglés de « Jalons », un véritable espace de liberté.

DIMANCHE 17 AVRIL

TF1 22H45

“Les Charlots contre Dracula”

Contrairement à ce qu'un esprit léger pourrait croire, il ne s'agit pas d'un film





où les trois fins représentants de l'humour français cherchent à élucider les mystères du scandale de la transfusion sanguine et, qu'on se le dise, Fabius n'apparaît nullement dans cette pochade désolante où le (vam)pire est toujours l'ennemi du bien. Mais, j'y pense : Gérard Rinaldi et ses comparses ont-ils au moins tourné un « Les Charlots contre les Nazis » ? Cela aurait pu leur valoir au moins trois étoiles dans « *Télérama* ».

LUNDI 18 AVRIL

F2 20H50

**«La 8ème nuit des Molières»**

Face aux « Césars », qui sont généralement décernés par une coterie hystérico-cinématographique très orientée, les « Molières » affichent souvent un beau palmarès mérité. C'est qu'au théâtre il faut mouiller sa chemise et risquer sa réputation sur un texte, une mémoire et un talent immédiats. En outre, c'est le grand Jacques Dufilho qui présidera la soirée, assisté par ce comédien discret et talentueux qu'est Claude Rich. Et à propos de Dufilho, je recommande absolument la lecture de ce petit chef-d'œuvre d'humour et de tendresse que sont « *Les rives de la Garonne* » \* dû à la plume nostalgique de son frère André, à qui nous devions déjà le bouleversant « *Docteur, un cheval vous attend* » paru à la Table Ronde.

\* Editions Aubéron, 25 rue Paul-Bert, 33000 BORDEAUX.

MARDI 19 AVRIL

TF1 20H50

**«Crocodile Dundee»**

Il n'y aura pas une hésitation, pas un murmure

de ma part. Pour la dixième fois peut-être, je regarderai ce film australien que je considère comme étant un des meilleurs de ces vingt dernières années. On nous annonce qu'après le n° 2, qui n'était pas sale non plus, le grand Paul Hogan en prépare un troisième. Je suis preneur car tout, dans ces œuvres, pense bien. Et puis revoir le bush...

MERCREDI 20 AVRIL

F3 20H50

**«La Marche du siècle»**

Consacrée ce soir à la drogue, l'émission de Cavada a pour sous-titre :

« *Le choix des armes* ». Alors précisément qu'il n'y a pas d'autre choix que celui des armes pour régler ce problème. Quand une poignée de dealers auront échangé dix grammes de dope contre cinquante grammes de chevrotine dans le buffet, ils changeront vraisemblablement de métier.

JEUDI 21 AVRIL

CANAL PLUS 20H35

**«La nuit Serrault»**

TF1 22H30

**«Télé-Vision»**

On a vu et revu les quatre films qui constituent cet hommage à celui qui est le plus génial cabotin de sa génération (récemment, dans « *Docteur Petiot* », il était irrésistiblement inquiétant) et, sauf peut-être avec « *Les gaspards* », on ne risque pas de mourir de rire lors de cette soirée. Mais ce qui sera intéressant, c'est le documentaire précédant cette longue nuit où on espère qu'on dévoilera un des aspects les plus attachants de l'homme : sa foi profonde, sa gran-

de culture et sa manière de vivre font « qu'il est des nôtres ». Les sinistres qui nous entourent devraient bien méditer sur ceci : pourquoi les grands comédiens comiques (de Funès, Dufilho, les défunts André Bourvil et Fernand Reynaud) ne sont jamais de gauche ? Encore un exemple du jeu fameux à la télévision : « Je te tiens, tu me tiens par la bistouquette ». Non contents de s'auto-inviter en une ronde perpétuelle, les stars de l'audiovisuel présentent ce soir leur famille. Dans « *Trente millions d'amis* », ils nous présentent leurs animaux familiers, dans « *Télé-Dimanche* » leurs projets. Ce soir, nous verrons le petit frère de PPDA, le papa de Patrice Laffont et de Mimi Mathy, la maman de Sophie Favier. Aux dernières nouvelles, ne sera pas présent le cousin de la bécane à Jules ni la tante de Pascal Sevrant.

VENDREDI 22 AVRIL

F3 20H50

**«Thalassa - Les inconnus du Pacifique»**

Pour rêver un peu avec ce petit bout de France qu'est Rapa, dans les Australes, mais qui vient hélas de choper la vérole indépendantiste, cette indépendance dont on se demande bien ce que les Polynésiens en feraient. Ils sont cinq cents habitants en tout et pour tout dans cette île qu'on ne rallie qu'au terme de huit jours de bateau depuis Papeete. Si les séparatistes sont 10 % de la population, c'est -le cas de le dire- le bout du monde. Un peu de courage, amis loyalistes, au-delà du récif, il y a les requins !

# Vidéo

**« JAMBON, JAMBON »**  
film de Bigas Luna.

On dit en Espagne d'une jeune fille sensuelle qu'elle est « jambon ». Ce film, parfois olé olé — mais il est espagnol, n'est-ce pas —, balance entre la tragédie classique et la dérision. C'est ce second genre qui l'emporte finalement dans cette réalisation d'un auteur à suivre dans les années à venir. Une mention spéciale pour Anna Galiena, qui est une excellente actrice trop peu employée. Distribution : UGC Film Office.

\*\*\*

**« 14-18, LA GRANDE GUERRE »**  
documentaire de Georges Alépée

En cinquante-deux minutes d'archives, on peut assister au premier grand conflit sanglant de ce siècle, de la mobilisation générale au défilé de la victoire. Mais ces documents n'oublient pas la vie à l'arrière, le rôle des femmes, le théâtre aux armées et maintes autres scènes prises sur le vif. Les amateurs d'histoire découvriront des documents souvent inédits. Distribution : Film Office.

\*\*\*

**« IMAGINA 93-94 »**  
Réalisation et montage  
d'Hélène Pasquet

Les images de synthèse sont-elles l'avenir du cinéma ? Il restera toujours, souhaitons-le du moins, des acteurs en chair et en os, mais force est de constater que ces images artificielles prennent une part de plus en plus importante sur nos écrans. Au cours du festival international de Monte-Carlo, cinquante-quatre œuvres ont été présentées, la plupart d'entre elles ne dépassant pas quelques secondes. Réunies en une vidéo-cassette, elles nous donnent une image du cinéma et de la télévision de demain. Fascinant... et angoissant. Distribution : Polygram Vidéo.

M. D





## Sous mon béret

### Risques de l'Esplumacade

**N**ul n'avait envié le Capitaine Thon qui, lors d'une grande "esplumacade" (1), était tombé sur un troupeau de hérissons volants en partance pour les fêtes de Mauléon. Porté d'urgence à la clinique la plus proche, il avait déliré toute la nuit dans l'obsession visuelle de ce chirurgien génial qui allait l'opérer mais était réputé pour signer ses œuvres d'un coup léger de bistouri, avant que de se faire payer en petites coupures. En outre, il était bègue et le temps passé à demander pin-pinces et te-tenailles entretenait des durées considérables pour chaque intervention. Les infirmières et la Sécurité sociale s'en étaient plaintes. Aussi le Capitaine respira-t-il quand dans, la salle de réveil, il retrouva les visages magiques de Dame Bibiche et du docteur Maigre qui lui confirmèrent qu'il était sauvé. "C'est une acupuncture naturelle", dit ce dernier. "Elle chassera les rhumatismes, le scorbut, la tentation du muscadet et le risque du trépanème pâle".

Bientôt debout, le cher Riton réorganisa la clinique, sa cuisine, ses jardins et donna conseil au veilleur de nuit sur l'art de traquer le daim et le renard. Il trouvait le monde gentil. Ce monde qui, jour après jour, lui cachait l'affreuse vérité : deux aiguilles avaient frappé là où il ne fallait pas, le rendant définitivement végétarien jusqu'à sa faim dernière...

Depuis, le Capitaine broute. Salades et radis, cornichons et choux rouges, endives et poireaux, eau misérable et pommes crues. Sa philosophie est exemplaire : "De toute façon, jusqu'alors, si j'avais pu, je n'aurais mangé que ça". Le plus bizarre est qu'il ne maigrit pas. De mauvaises langues affirment qu'il monte, le samedi, le sac à dos chargé, en haut du pic d'Ohry où il implore les Géants de la montagne qui, quand la foudre tombe, lui grillent de grands lièvres parfumés aux étoiles (Prince de Polignac).

**Joseph Grec**

(1) Esplumacade : expression thoninienne définissant l'art de couper les branches en trop autour de la palombière ou les rares cheveux de Freddo. Ainsi ADG fut-il esplumacadé la semaine dernière.

# Plaisirs de France

par Chaumeil

## Naissance et baptême de quelques grands plats

**U**ne erreur, parfois, dans la préparation d'un mets ou bien la découverte d'un cuisinier ingénieux ou génial, encore aussi les circonstances dans l'approvisionnement, ont fait, au cours de l'histoire, qu'un plat nouveau, une sauce nouvelle, ont été créés.

Ce plat, cette sauce ou cette pâtisserie ont reçu le nom de leur créateur ou de leur "destinataire", aujourd'hui à peu près inconnu.

POTAGE GERMINY : le nom du respectable M. Germiny, parfaitement ignoré de nos écoliers, est bien connu des gourmets. En effet, il a laissé son nom à un potage que l'on prépare encore dans les bonnes maisons. Germiny était, sous le Second Empire, gouverneur de la Banque de France et, à cette époque où le Tout-Paris déjeunait et dînait volontiers dans les restaurants à la mode, il fréquentait assidûment le fameux "Café Anglais" situé sur les boulevards.

Aux fourneaux de cet établissement officiait l'une des gloires de la cuisine française : le cuisinier Dugléré. Et c'est ce chef prestigieux qui composa pour son illustre client le potage appelé depuis "Germiny" et dont voici la recette, si le cœur vous en dit :

- Préparez deux carottes et un oignon piqué de trois clous de girofle que vous mettez dans une casserole contenant deux litres et demi d'eau, avec un os à moelle et les abattis d'une belle volaille. Ajoutez une feuille de laurier, un brin de thym, un peu de persil.

Laissez bouillir une bonne heure en écumant, après quoi vous salez, poivrez et filtrez. Laissez refroidir, dégraissez. Réchauffez, ajoutez trois jaunes d'œufs battus dans un demi-

verre de lait et battez pendant quelques minutes. Hachez à part deux cent cinquante grammes d'oseille que vous faites revenir à la poêle dans une grosse cuiller de beurre. Déposez l'oseille dans votre soupière et versez votre bouillon dessus. Puis servez...

MAYONNAISE : Arrière-petit-neveu du cardinal de Richelieu, il portait le titre de duc de Richelieu et, né à Paris en 1696, il s'appelait Louis François Armand de Vignerot du Plessis.

Devenu maréchal de France après sa participation en 1745 à la bataille de Fontenoy, il fut surtout, onze ans plus tard, le conquérant de Fort-Mahon, capitale de l'île de Minorque, alors possession anglaise.

C'est, dit-on, au cours du siège de Fort-Mahon que le cuisinier du duc lui servit pour la première fois la fameuse sauce froide composée de jaune d'œuf battu avec de l'huile et relevée de moutarde, de vinaigre ou de jus de citron, connue mondialement aujourd'hui sous le nom de mayonnaise (qui serait donc simplement la déformation euphonique de "Mahonnaise").

On ignore cependant si c'est le duc ou son chef qui aurait eu l'idée de cette savoureuse composition.

A vrai dire, je tiens à souligner les réserves étymologiques de mon docte et gourmand ami, le professeur de cuisine Roger Lallemand, qui, ayant noté qu'au Moyen Age on appelait le jaune d'œuf le "moyeu", la mayonnaise pourrait provenir de la déformation, euphonique encore, du mot moyeunaise...

Qui tranchera ?

**A suivre**





# Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

## CINÉMA

### « La liste de Schindler » de Steven Spielberg

**V**oici une très belle œuvre inspirée du roman de Thomas Kenally. Le parti-pris du noir et blanc ne donne aucun caractère documentaire à l'œuvre mais prouve l'esthétisme de Spielberg. Le réalisateur, dans toute son œuvre, montre une grande maîtrise des trucages et

effets spéciaux ("E.T.", "Jurassic Park", etc.). Cette maîtrise, ici, confine au génie. Les 3 heures 15 de pellicule racontent la "prise de conscience" d'un industriel allemand, membre influent du parti nazi, séducteur et manipulateur. A Cracovie, en 1939, après avoir, dans le cadre de la législation, utilisé des juifs dans son usine, il décide de tenter d'en sauver un maximum de l'extermination. Sujet brûlant...

L'industriel, Oskar Schindler, est magistralement interprété par Liam Neeson, grand acteur de théâtre. Irlandais, il a débuté à Belfast. C'est

son rôle de Sir Gauvain dans "Excalibur" qui le révéla au cinéma. Il était sur la liste des meilleurs acteurs pour l'Oscar 94. Un Oscar pour Oskar... Autre grand comédien, Ben Kingsley apporte magistralement son concours à ce film. L'an passé, il fallait applaudir "Germinal" pour avoir son étoile de bon citoyen. Cette année, il faut pleurer à cette "Liste de Schindler", la "grand'messe" du souvenir... Qu'on lui donne toutes les récompenses n'est que justice !... Evidemment... Saluons au final l'une des plus belles recettes du cinéma mondial ! ■

## THÉÂTRE

### « Hamlet » de William Shakespeare

**D**eux productions d'Hamlet se disputent les suffrages du public en ce moment à Paris.

Hamlet, contemplatif, rêveur, ploie sous le poids du rôle que lui assigne la fatalité. Pour venger son père, dont le spectre lui a appris l'assassinat, il doit tuer son oncle. Il joue la folie et oublie Ophélie, sa fiancée, qui, sombrant dans la démence, se noie. Hamlet accomplira sa vengeance en y perdant sa propre vie.

A la Comédie-Française (salle Richelieu - 40 15 00 15)

Georges Lavaudant signe une mise en scène dure et concise appuyée par la nudité des décors. Le tout ponctué par la musique de Wagner. C'est Redjep Mitrovitsa qui est Hamlet, au centre d'une distribution homogène.

Il s'agit là d'une production baroque assurée d'un grand succès auprès des "intellos".

\*\*\*

Au Théâtre Marigny (42 56 04 41)

Dans sa réalisation, Terry Hands a choisi la fidélité au classicisme. C'est une belle réussite. Francis Huster prête son physique romantique au héros. Là aussi, distribution réussie. Succès populaire certain !

### « Topaze »

**L**a célèbre pièce de Marcel Pagnol est remarquablement menée par Francis Perrin, entouré des épaulants Jean-Pierre Darras, Axelle Abbadie, Gaston Vacchia, etc. Le professeur Topaze, de la pension Muche, est persuadé que les aphorismes moraux qui ornent sa classe sont la vérité du monde jusqu'au jour où... Cette satire de la prévarication est furieusement actuelle. A découvrir ou à revoir.

Théâtre de La Madeleine : 42 65 07 09.

### REPRISES INTÉRESSANTES :

#### « VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT »

Céline servi jusqu'au sublime par Fabrice Luchini. Vous n'avez pas le droit de manquer ce superbe moment d'intelligence.

Studio des Champs-Élysées : 47 20 08 24.

#### « RIFIFOIN DANS LES LABOURS »

La publicité dit : « Comédie policière rurale et délirante » de Christian Dob. Et ce n'est pas un mensonge ! On découvre dans la campagne la plus reculée un notaire assassiné à coup de charrue... Un policier venu de Paris avec son ordinateur tente de résoudre l'énigme au milieu de « ploucs » faussement idiots. La folie à l'état pur !

Théâtre Grévin : 42 46 84 47.



# Un jour

8 avril 1365

## Couronnement de Charles V le Sage

**C**harles V coiffa la couronne des lys le 8 avril 1365 ; son père, Jean II le Bon, venait de mourir à Londres, prisonnier de Richard II de Lancastre. Premier "ainé fils de roi" à être titré dauphin, Charles montra tôt sa valeur : lieutenant général du royaume à l'âge de dix-huit ans, durant une précédente captivité de Jean II outre-Manche, il avait réussi à juguler tour à tour et les tumultes popularo-bourgeois d'Etienne Marcel et les émois ruraux des Jacques...

Lorsque ce troisième monarque de la Maison de Valois prend le sceptre, les Anglais occupent la moitié de la France, les Barons la brigandent à la furieuse, un boisseau d'airain y étouffe les Arts et les Sciences.

Quinze années suffiront à Charles, qu'entoureront d'insignes chefs de guerre, tel Bertrand du Guesclin, et des conseillers d'une rare envergure, tel Bureau de La Rivière, pour sortir le pays du gouffre.

Ses fers-vêtus remportèrent une suite de batailles et ses négociateurs de victoires diplomatiques qui boutèrent les Godons hors de la plupart des places qu'ils tenaient, qui chassèrent les sanguinaires Grandes Compagnies au-delà des Pyrénées, qui muselèrent les loups seigneuriaux ; ses prud'hommes mirent fin à la folle anarchie des administrations, relevèrent les finances effondrées ; ses architectes érigèrent la formidable Bastille, le splendide hôtel Saint-Pol, le château neuf de Vincennes, agrandirent le Louvre ; l'ensemble des princes chrétiens lui jalousèrent ses lettrés, ses savants, ses bibliothèques...

"(Les) allées et venues (de Charles V) furent ordre et mesure gardés. (Il) donna exemple à ses successeurs que par le solennel ordre se doit (...) mener la haute Couronne de France."

Charles V le Sage trépassa le 13 septembre 1380 au manoir de Beauté, non loin de Nogent-sur-Marne.

**Jean Silve de Ventavon**

# Carnets

par  
**Pierre Monnier**

La vanité est un vilain défaut contre lequel je me défends parce que, comme tout un chacun, je m'y sens exposé. J'avoue que, lorsque quelqu'un dont je redoute le jugement me dit : "J'aime bien ce que tu as dit là, ce n'est pas trop mal", j'ai tendance à gagner un peu d'assurance ! Ce qui m'irrite et me met en boule est de m'entendre dire : "Comment ? Vous ? Vous pensez vraiment ce que vous dites ? Vous lisez "Présent" ? Vous aimez Le Pen ? Vous fréquentez ces gens-là ? Vous ? L'artiste, tout en finesse ? Vous votez Front national ?" Alors là, je l'avoue et j'en demande pardon, je me mets en boule et je ne peux me retenir de répondre : "Hé oui ! Parce que, si j'étais un con, je voterais comme vous !" On me dit (je crois que c'est ma conscience) que ce n'est ni bien, ni généreux. On ne doit pas parler comme ça... D'accord, je crois que je vais remplacer "con" par "cucu-la-praline".

\*\*\*

Quand un événement est réjouissant, il ne faut pas craindre de trop s'en réjouir. L'histoire des vétérans canadiens qui avaient retenu leur chambre à Deauville depuis un an et demi et que l'on a voulu déloger au profit d'officiels, dont il est probable que bien peu avaient participé au Débarquement, me satisfait l'esprit... Ce record de goujaterie donne à penser que celui qui a dit : "C'est au-delà du pire" est en dessous de la vérité.

\*\*\*

Une bonne nouvelle : la municipalité d'Hauterives, dans la Drôme, a fait un beau geste en achetant le "Palais idéal" bâti par le facteur Cheval avec les pierres qu'il a ramassées sur sa route pendant quarante ans. Chef-d'œuvre du non-art, du non-goût, du kitch, accumulation désordonnée, sommet de "déconcertance", si l'on peut se permettre ce néologisme... Enfin, chef-d'œuvre tout court... Et puis, pour mon plaisir et pour celui des Céliniens, il faut bien s'en réjouir... Le facteur Cheval se prénommait "Ferdinand".

\*\*\*

# Rendez à ces Arts

L'Italie à l'heure bolognaise

**N**antes raconte en deux expositions quelques-unes des heures les plus éclairées de l'histoire artistique de l'Italie.

C'est la "primavera" de Nantes, en quelque sorte. Le musée des Beaux-Arts présente la collection italienne qu'il possède, grâce notamment à François Cacault, diplomate, né à Nantes en 1743, qui réunit un millier d'œuvres européennes provenant dans leur majorité de la Péninsule où il fit sa carrière.

Sa collection fut acquise par la ville de Nantes en 1810, et le tableau le plus prestigieux du lot est le "Saint Jean-Baptiste au désert" de Guido Reni, représentatif de ce "classicisme" né à Bologne.

D'autres œuvres sont venues pour enrichir les collections ; en particulier un Carrache, acheté récemment.

L'autre exposition de la "primavera" nantaise s'intitule "Il gusto bolognese". Et n'a pourtant rien à voir avec le style nouille... puisqu'il s'agit de chefs-d'œuvre baroques de l'Emilie-Romagne, empruntés à l'Italie.

Cette peinture baroque est venue en réaction contre un excès de maniérisme. Les artistes recherchent un art plus vrai, plus simple. A Bologne, ce "naturalisme" coïncide avec de nouvelles ébauches de la recherche scientifique à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Mais aussi avec les demandes de la contre-réforme.

Ludovic, Augustin et Annibal Carrache vont ainsi faire une peinture plus authentique, plus émotionnelle, en réagissant contre la décadence de l'art italien. Et fonder l'école de Bologne.

**Nathalie Manceau**

10, rue Georges-Clemenceau, Nantes ; ts ls js sf mar. de 10 H à 18 H ; jusqu'au 30 mai pour "Il gusto bolognese" ; jusqu'au 12 sept. pour les collections nantaises.





# Lettres Martiennes

par Martiannus \*

J'ai investi, mon bon Maître, une notable partie du pécule que vous me confiâtes, dans un placement du plus haut intérêt pour ma mission. Jugez-en : je fais maintenant partie du sommet de la société terrienne.

J'avais lié connaissance, au cours d'une réception, avec un personnage de mince apparence mais de grande courtoisie. Dès les premières minutes, il me confia avec une attendrissante modestie qu'il était Son Altesse Sérénissime Ernest-Maximilien Ducrot, prince de Bourbon-Paléologue, marquis de Carabas, comte de Mamerloy, baron de Munchausen... (j'abrège). Il était aussi Vénérable Grand Maître de l'Ordre Souverain du Temple de Malte et du Cierge Pascal Allumé, un de ces ordres de chevalerie qui, loin de toute vanité, se consacrent par pur dévouement à des tâches nobles et grandes bien qu'assez imprécises.

Très vite, Son Altesse Sérénissime, pour la bonne opinion qu'elle avait de moi, me suggéra de solliciter mon admission dans son Ordre. Il ne m'en coûtait, outre la cotisation annuelle, qu'un droit de passage de 25 000 francs, auxquels il fallait ajouter 18 000 francs pour la fourniture de la décoration, d'une épée et d'une cape

blanche brodée d'une croix noire.

J'acceptai avec joie. Mais une difficulté se présenta : l'Ordre n'accueillait que des personnages en état de prouver leur noblesse. Son Altesse Sérénissime décida de faire une exception en ma faveur, eu égard à mes mérites particuliers et moyennant une participation de 30 000 francs aux frais de chancellerie.

Ces quelques formalités réglées, je fus reçu chevalier avec deux autres candidats : un médecin et un boucher en gros. L'adoubement se fit dans un grand hôtel, en présence de tout un aréopage d'Altesse et de Grands Maîtres. Son Altesse Sérénissime nous toucha les épaules du plat de son épée. Il ne nous resta plus alors, après avoir réglé les frais de la cérémonie, soit 15 000 francs pour chacun des nouveaux chevaliers, qu'à inviter tous les nobles personnages à un banquet où ils se montrèrent aussi naturels que seuls les grands seigneurs savent l'être, riant de bon cœur, buvant et mangeant à ceinture débouclée, rotant même avec une charmante simplicité.

Me voici donc l'égal des plus nobles Terriens. J'espère que l'on m'autorisera à porter sur Mars les insignes de ma nouvelle grandeur. Une grandeur qui va encore s'accroître.

J'ai, en effet, reçu hier une lettre de Son Altesse Sérénissime dans laquelle ce Vénérable Grand Maître me faisait savoir qu'il pouvait, compte tenu de ma valeur, me faire octroyer le titre de "Baron d'Agnot" pour peu que je fusse en mesure de régler des droits de relief se montant à 50 000 francs.

Bondissant de joie à l'idée du bénéfice que tirerait de ce titre ma mission, je me rendis incontinent au domicile personnel de Son Altesse Sérénissime, encore que son adresse aurait dû rester secrète.

C'est sans doute en raison de ce secret que la concierge fit quelques difficultés avant de me dire : "C'est M'sieur Ernest Ducrot que vous cherchez ? Attendez ici, il arrive". Son Altesse Sérénissime arrivait, en effet. Et c'est alors que j'ai pu mesurer l'ignominie des Terriens, la bassesse avec laquelle ils traitent les valeurs les plus élevées. J'en manifestai si fort mon indignation que cela me valut un passage, plus bref que d'habitude, au poste de police.

Comprenez mon indignation, mon bon Maître. J'avais eu le spectacle révoltant de deux policiers entraînant Son Altesse Sérénissime enchaînée entre eux. Comme un escroc.

*\*p.c.c. Daniel Raffard  
de Brienne*

## Mes bien chers frères

### Joyeuses Pâques, Marcellino !

**M**arcellino est un enfant de huit ou dix ans. Il est le héros du film de Luigi Comencini, sorti à Paris en 1992. On peut se procurer la cassette vidéo. Je vous le conseille vivement, surtout si vous avez des enfants. Jérôme Brigadier me contredira s'il le faut, mais ce Marcellino-là est meilleur que le Marcellino, pan y vino des années 50, déjà sublime.

*Marcellino, recueilli et élevé par des moines, au XVIIe siècle, converse, comme si cela allait de soi, avec un grand crucifix abandonné dans le grenier du monastère. Il parle au Christ, et le Christ lui répond.*

*Mais Marcellino, ce n'est qu'un film. En revanche, saint François d'Assise, quand il conversait avec le crucifix de saint Damien, c'était vrai. Saint Paul, sur le chemin de Damas, c'était vrai aussi. Nous-mêmes lorsque, devant une croix, une image, une reproduction du Christ, ou devant rien du tout, nous parlons au Christ, même s'il ne nous répond pas, c'est vrai. Vraiment, nous sommes en relation familière avec le Christ. Pourquoi ? Comment ? Parce qu'Il est ressuscité.*

*Toute relation avec Jésus suppose qu'Il est ressuscité. Dans la foi, nous le savons vivant. Mieux qu'une certitude : nous participons à sa résurrection. Ensevelis avec lui lors du baptême, nous sommes aussi ressuscités avec lui, parce que nous avons cru à la force de Dieu qui l'a relevé d'entre les morts (Col 2,12). La vie nouvelle où nous sommes entrés n'est pas autre chose que sa vie de ressuscité.*

Réveille-toi, O toi qui dors !  
Lève-toi d'entre les morts,  
Et le Christ t'illuminera (Eph 5,14)

*Abbé Guy-Marie*

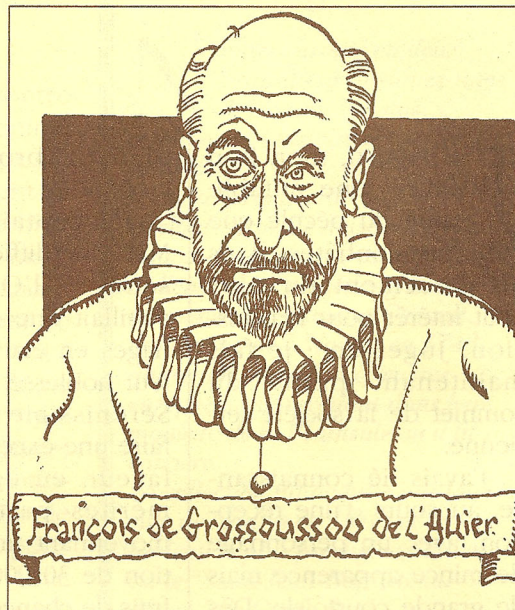




# Histoire de France

par Aramis

*Quand la nouvelle s'est répandue à l'Elysée qu'un corps venait d'être découvert, là, dans l'aile ouest du palais présidentiel, à quelques centaines de mètres du Drugstore Matignon, tous les bou noumes ont pensé à la belle Mag, disparue dans des circonstances troubles par un escalier dérobé, le jour de la mort de Félix Faure. Pas un instant ils n'ont voulu croire qu'il pouvait s'agir de François de Grossoussou, leur bon maître. Certes, dans les fermages et les cabinets secrets, "on" savait le directeur des chasses présidentielles affecté par la solitude. Sans doute, amaigri, flottait-il un peu dans l'habit-gilet-cravate perlée qu'il ne quittait jamais. Mais de là à imaginer que, en cette soirée du 7 avril, une date hautement symbolique (décret du 18 Germinal an III portant sur l'unification des poids et mesures), "leur" monsieur se soit logé une balle de 357 Magnum dans la tête... Non, ce n'était pas possible. N'avait-on pas vu François Durand de Grossoussou quelques jours auparavant en Bourbonnais, intéressé et curieux au départ d'une chasse à courre ? N'avait-il pas plaisanté avec les participants qui n'avaient pas de "Purdey" ? N'avait-il pas croisé dans la cour de l'Elysée des syndicalistes ? "C'est vrai, il avait l'air préoccupé, un peu ailleurs tout en étant ici, lui qui aimait tant voyager..." , se rappelle Pierre D..., organisateur de rallyes. N'empêche : Tous ceux qui le connaissaient, au Cercle Interallié, au relais gastronomique du Grand Veneur de la forêt de Tronçais, s'accordent à dire que depuis quelques semaines "il n'était pas le même homme". Et puis, "pour en arriver là, murmure-t-on, c'était forcément quelqu'un de bien".*



## Défaite honorable pour Charles VIII

Marcel Jullian et son Charlemagne, nous savons qu'Annie Duperey, à l'instar de son personnage de Berthe aux grands pieds, possède une splendide peinture qui aurait fait merveille dans les compétitions olympiques d'hiver telles que : saut à ski, ski de bosse, ski de fond, etc. Qui, en obligeant nos athlètes à porter de longues lattes de bois au bout de leurs semelles les ont, faut-il le dire, sérieusement handicapés dans leurs évolutions respectives. Faute de véritable démonstration étayant la véracité de cette assertion, nous nous abstenons de prendre parti. Nos lecteurs étant adultes, ils restent seuls juges en la matière. Replongeons-nous donc avec ardeur dans les faits et rien que les faits qui émaillent la fin du XVe siècle et l'accession du fils de Louis XI au trône de France. Nous sommes en 1483, la fièvre des "sixties" est passée. Mais l'on conserve encore à l'oreille le rythme endiablé des "tubes" de Villon dont l'"Epitaphe" resta longtemps en tête du hit-parade. La période était pré-pompido-lienne. Charles VIII, élevé dans l'avarice, se défoulait en dépensant à la fois ses deniers et son énergie dans de longues chevauchées débridées. Vraisemblablement atteint du syndrome Depardieu, il partit à la conquête de l'Italie. Où, pire, enivré par

l'abus de Lambrusco frizzante et morbido, il finit par se croire empereur d'Orient. L'hospitalité due aux touristes ayant ses limites, les Napolitains et Napolitaines qui l'avaient couvert de fleurs finirent par se lasser et décidèrent de lui botter l'arrière-train. Nous employons l'expression à dessein, car cette manifestation de xénophobie était alimentée par le discours simpliste du populisme péninsulaire qui prétendait sommairement interdire qu'un étranger se mêle de botte. Après une mêlée ouverte contre les Italiens à Fournoue, l'équipe de France créa un môle, fixant l'adversaire, progressa en percussion et maintint sa pression jusqu'à sa ligne de 22, pour finalement aplatis dans son en-but. Certes, l'on peut discuter sur l'esprit et la règle du jeu. Pour la règle, les Français ont une fois de plus fait preuve de faiblesse en attaquant en direction de leur propre camp. Mais, à leur décharge, notons qu'ils étaient habités par un "fishing spirit" que les commentateurs italiens relevèrent sous l'expression de "furia francese" et qui nous fait dire aujourd'hui que cette défaite fut la première du genre à être honorable.

Le match devait cependant laisser des séquelles puisque Charles VIII, pilier de sa formation, voulut, une fois rentré chez lui, enfoncer une porte qui n'était pas ouverte (petit côté fermé) et en mourut. "Ah la-la-la-la-la, que d'émotion avec la dure loi du sport, mon cher Thierry la Fronde" !

Les tragiques événements qui viennent d'affecter la vie démocratique dans un des plus hauts lieux où celle-ci s'exerce (voir ci-dessus), nous obligent à interrompre définitivement la série d'études dont les deux premiers volets : "Louis XI comme Mitterrand" et "Mitterrand comme Louis XI" annonçaient en toute logique une suite synthétique intitulée "Mitterrand pire que Louis XI". Les circonstances nous conduisent en effet à préciser, par voie de conséquence, que toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne pourrait être désormais que fortuite. En ajoutant que cette disposition s'étend aux personnages de fiction dont l'existence n'est, bien entendu, que le fruit de l'imagination. Ceci afin d'éviter que ne se reproduisent de fâcheux parallèles, mettant en scène, comme ce fut le cas lors de la disparition de Pierre Bérégovoy, un certain Lagardère, détenteur d'une prétendue botte de Nevers. Fort heureusement, depuis, le PDG du groupe Matra-Hachette a été mis hors de cause dans le brusque ravissement de l'ancien Premier ministre à l'affection des siens. Une question vient pourtant effleurer brusquement les amateurs autorisés de la science historique : L'histoire repasserait-elle les mêmes plats ? L'esprit déductif émet immédiatement une réserve de bon aloi : Faut-il mettre les pieds dans les plats concernés ? La chose est d'importance car, depuis